Robyn, Jean
Les cagots

Jean ROBYN

LES CAGOTS

Pièce anticléricale en
3 actes et une apothéose



RIX : 3 FRANCS

H. KUMPS - ROBYN
— IMPRIMEUR - EDITEUR —
RUE KEYENVELD, 81-85
IXELLES-BRUXELLES

Jean ROBYN

LES CAGOTS

Pièce anticléricale en
3 actes et une apothéose



H. KUMPS - ROBYN
— IMPRIMEUR - EDITEUR —
RUE KEYENVELD, 81-85
IXELLES-BRUXELLES -:-

Avis important

Pour toute représentation ou traduction des ouvrages dramatiques de JEAN ROBYN, s'adresser directement à lui RUE SCARRON, 25, IXELLES.

Notez bien que lui *seul* peut en donner l'autorisation et percevoir les droits d'auteur.

Prière de lui envoyer un programme pour chaque représentation.

OUVRAGES DU MEME AUTEUR :

Les Parias, drame social en 3 actes (épuisé.)
L'Assassin du Peuple, drame social en 3 actes . . . . prix fr. 2.50
Les Filles-Mères, pièce en 4 actes 3.00
Les Cagots, pièce anticléricale en 3 actes 3.00
Les Débris de la Vie, drame social en 3 actes 3.00
Fraternité, pièce en 3 actes 3.00
Ceux qui sont revenus, pièce en 3 actes 3.00
Expulsés..., scène dramatique en 1 acte 2.00
Monsieur Bardouf, Rentier, comédie en 1 acte 2.00
L'Eau est empoisonnée, vaudeville en 1 acte 2.00
Les Propos de Bon Papa, scènette en 1 acte. (Pièce enfantine, pour fêtes de jeunesse ou autres) 2.00

VIENT DE PARAITRE :

Les Bons Bergers, pièce sociale en 4 actes 3.00
Petite Guerre, Jeux d'enfants, pièce enfantine, symbolique . . 2.00
Névropathes, mélodrame comique, en 1 acte 2.00

PERSONNAGES

Robert BRUNO	40 ans
Le docteur LUCIEN	45 ans
L'abbe CAUTELEUX	40 ans
M. le baron de la RIPAILLE	30 ans
Armand SINCERE	30 ans
L'oncle JOSEPH	55 ans
Leon BRUNO, fils de Robert	11 ans
Mme Berthe BRUNO	35 ans
Tante PELAGIE	55 ans
Mme FIFINNE	50 ans

La scène se passe... partout où il y a des cagots.

LES CAGOTS

ACTE PREMIER

Les Cagots à l'œuvre

Un intérieur de gens plus ou moins aisés. Intérieur simple. Portes au fond, à droite et à gauche.

SCENE PREMIERE

BERTHE, *puis* TANTE PELAGIE.

Au lever du rideau, Berthe est occupée à mettre le ménage en ordre. On frappe à la porte.

BERTHE, *un peu effrayée.*

Entrez! (*Tante Pélagie entre, portant un cabas. Berthe jette un petit cri d'étonnement en l'apercevant.*) Oh! tante Pélagie...

PELAGIE, *air bigot et sévère, sèchement.*

Oui, c'est moi. (*D'un ton de reproche.*) C'est honteux! C'est hier seulement que j'ai appris... par des étrangers, que vous étiez revenus de France depuis plusieurs semaines déjà; et pas une visite, pas un mot même à leur tante pour la prévenir de leur retour!

BERTHE, *interloquée.*

Tante, je t'assure que ce n'est pas ma faute... Nous avons été très occupés et j'allais justement aujourd'hui...

PELAGIE.

Des mensonges que tout cela. Dis plutôt que c'est Robert, ton « fameux » mari, qui n'a pas voulu que tu me préviennes ou que tu viennes me voir, n'est-ce pas?

BERTHE, *protestant.*

Oh!...

PELAGIE

Oh! ne proteste pas; je sais ce que dis. Maintenant qu'il a séjourné pendant quelques années en France, ce mauvais pays sans croyance et sans Dieu, il t'aura certainement convertie à ses idées de révolutionnaire et de libre penseur. Hein? dis que ce n'est pas vrai!

BERTHE.

Non, Tante, cela n'est pas vrai. Si Robert a ses idées, j'ai les miennes. Si lui ne croit pas en Dieu, moi, j'y crois, et je dois dire en toute vérité qu'à ce point de vue il a toujours respecté ma conviction. Seulement...

PELAGIE.

Seulement... quoi?

BERTHE.

Où nous ne sommes mahleureusement pas d'accord, c'est au sujet des cérémonies religieuses. Ah! là c'est la guerre, la guerre de tous les jours, incessante et à tout propos.

PELAGIE.

Tu vois que j'avais raison et que j'avais bien deviné. C'est un mauvais mari, un athée, un hérétique, un...

BERTHE.

Pardon, tante, Robert est un libre penseur, un athée, oui; mais pas un mauvais mari.

PELAGIE.

Il n'y a pas de bons maris parmi les libres penseurs!

BERTHE.

Ne sois pas si absolue, tante. Il faut être juste. J'ai beaucoup souffert à cause des idées de Robert; nous nous sommes querellés souvent, oh! oui; mais je dois à la vérité de dire que je n'ai jamais eu à me plaindre de sa conduite d'époux et encore moins de celle de père de nos enfants. Aussi, notre petit Léon aime-t-il son père comme pas un, je te l'assure.

PELAGIE.

Comment vont les enfants? Ils doivent être grands déjà?

BERTHE, *émue.*

Nous n'avons plus que Léon qui va avoir 11 ans... Notre petite Irma est morte il y a deux ans.

PELAGIE.

Et tu ne m'as rien fait savoir.

BERTHE.

Que veux-tu, tante? Nous nous étions quittés un peu brouillés et Robert...

PELAGIE.

... Te l'avait défendu, n'est-ce pas? (*Berthe se tait. Continuant, à part.*) Il me le payera! (*Haut; ton mielleux.*) Alors, ma chère Berthe, te voilà de nouveau à Bruxelles... pour toujours, j'espère. Et, à propos, Robert a-t-il déjà une place?

BERTHE.

Oui, tante, mais il n'y est pas très bien; aussi cherche-t-il autre chose. En attendant, il prend patience, il ronge son frein, comme il dit, quoique cela ne fasse qu'aggraver sa maladie...

PELAGIE.

Il est malade?

BERTHE.

Oui.

PELAGIE.

Et qu'a-t-il?

BERTHE, *hésitante.*

Il paraît qu'il est tuberculeux.

PELAGIE.

Dieu du ciel! Tuberculeux... et... vous couchez toujours ensemble?

BERTHE, *naïve.*

Bien sûr.

PELAGIE.

Mais tu ne sais donc pas que cette maladie est particulièrement contagieuse et dangereuse?

BERTHE.

Mais si.

PELAGIE.

Eh bien?

BERTHE.

Je ne puis cependant pas l'abandonner... parce qu'il est malade. Ce ne serait pas chrétien, ma tante.

PELAGIE, *un peu blessée.*

Et votre fils Léon, où est-il? Je ne le vois pas.

BERTHE.

Il est à l'école.

PELAGIE.

A l'école sans Dieu, probablement?

BERTHE.

Non, à l'école communale.

PELAGIE.

Voyez-vous! Qu'est-ce que je disais? A l'école communale! Alors qu'il y a de si bonnes écoles congréganistes dirigées par des sœurs et des petits frères dévoués et instruits. Tu ne savais pas cela, sans doute?

BERTHE.

Si... si, je le savais, mais...

PELAGIE.

Oui, je comprends; encore Robert. Oh! quel tyran! et comme cela m'étonne peu que le bon Dieu le punisse en lui envoyant la tuberculose!

BERTHE.

Oh! tante!

PELAGIE.

C'est vrai. (*Petit silence.*)

SCENE II

BERTHE, TANTE PELAGIE, LEON.

Le petit Léon entre, portant son sac d'écolier. Il court vers sa mère et l'embrasse.

LEON

Bonjour, mère.

BERTHE.

Bonjour, mon fils. (*Lui désignant la tante Pélagie que l'enfant regarde avec surprise.*) Embrasse aussi ta tante. C'est tante Pélagie.

LEON, *reculant.*

Celle que papa appelle la vieille bigotte?... Oh! non!

PELAGIE, *grinçant des dents de rage; à part.*

Oh!!!

BERTHE, *affolée.*

Léon! Léon! Veux-tu te taire!

PELAGIE, *froidement.*

Ne fais pas attention, ma petite Berthe : tel père, tel fils.

BERTHE, *à son fils.*

Demande pardon à tante!

PELAGIE.

Mais pourquoi? Le cher petit ne m'a pas offensée en disant cela. Au contraire... Si je suis bigotte, c'est pour le bien de vous tous, pour sauver les âmes et ramener dans le giron de l'Eglise les brebis égarées. Je ne fais que servir la cause du bon Dieu. Il n'y a donc là aucune insulte à mon égard, n'est-ce pas, mon cher enfant? (*Elle s'approche du petit Léon et le caresse.*) Tiens! j'ai ici quelques bonbons pour toi. (*Elle ouvre son cabas, et pour chercher un paquet de bonbons, étale sur la table un livre de prières et un chapelet. Après avoir remis les bonbons à Léon, elle baise une médaille accrochée au chapelet et remit le tout dans son cabas.*) Quel âge as-tu?

LEON

Je vais avoir 11 ans, n'est-ce pas, maman?

PELAGIE.

As-tu déjà fait ta première communion?

BERTHE, *gênée.*

Non.

PELAGIE.

Cependant il est en âge de la faire. Il la fera ici, n'est-ce pas? (*A Léon.*) Connais-tu déjà bien ton catéchisme?

LEON

Je ne l'ai jamais appris.

PELAGIE.

Comment cela?

LEON

Parce que père dit que tout ça sont des bêtises, tiens!

BERTHE, *sévèrement.*

Léon!

PELAGIE.

Laissez donc. Je sais bien, moi, qu'il fera sa première communion, et c'est moi, sa tante, qui lui achèterai un beau costume. (*A Léon.*) As-tu déjà une montre?

LEON

Non, pas encore.

PELAGIE.

Je suis sûre que tu en voudrais une, hein?

LEON, *tout joyeux.*

Oh! oui.

PELAGIE.

Eh bien, le jour où tu feras ta première communion, tante t'en achètera une... avec une belle chaîne... tout en or!

LEON, *frappant des mains.*

En or! Une montre et une chaîne en or?

PELAGIE.

Oui, mais il faudra que tu commences par apprendre ton catéchisme... en cachette, parce que ton père ne peut rien savoir de tout cela.

BERTHE.

Ce sera difficile. Et puis, s'il arrive à le savoir, il y aura une scène!

PELAGIE.

Nous ferons tout cela à son insu. Et puis, j'espère que tu ferais bien quelque chose pour le bonheur de ton enfant? Tu as déjà été assez malheureuse comme cela! Crois-moi et laisse-moi faire. J'en parlerai à mon mari, à oncle Joseph, et je suis bien sûre qu'il se chargera de l'avenir de votre enfant. Il a de très bonnes relations : comme organiste à l'église du Sacré-Cœur de Marie, ensuite comme membre du Cercle catholique. Il fera tout ce que je lui demanderai. Je vais aller de ce pas trouver

M. l'abbé Cauteleux qui viendra te voir et se chargera de l'organisation de notre projet. Tu verras comme il est bon! C'est un prêtre admirable, un véritable saint Vincent de Paul, que je vénère de toute mon âme! Avec lui tout ira pour le mieux. Laissez-nous faire.

LEON

Et j'aurai une montre et une chaîne en or?

PELAGIE.

Oui, tu auras tout cela si tu fais bien tout ce que tante te dira. (*A Berthe.*) C'est donc entendu, n'est-ce pas?

BERTHE.

Oui, tante.

PELAGIE.

Alors, au revoir, à demain. Maintenant j'ai hâte d'aller prévenir ce bon M. l'abbé, ce saint homme, pour le mettre au courant de la situation. Comme il sera heureux de pouvoir, par l'entremise de son saint ministère, nous être utile. Aussi j'ai tant de respect pour lui et pour son saint sacerdoce qu'il ne peut rien me refuser. Dernièrement je lui ai porté des confitures; tu aurais dû voir comme il était heureux! Il est si doux... Je te le recommande pour ton confesseur. (*Embrassant Berthe.*) Tu verras, ma chère Berthe, comme tout ira bien avec lui et comme tu seras contente d'avoir accompli tes devoirs de chrétienne. (*Elle embrasse Léon.*) Là!... qu'il est gentil! (*Lui donnant une pièce blanche.*) Tiens! c'est pour toi, parce que tu es sage. (*Se dirigeant vers la porte.*) Au revoir, mes enfants, au revoir. (*Elle sort.*)

SCENE III

BERTHE, LEON.

BERTHE, *revenant vers Léon qui s'est assis à la table et joue, tout joyeux, avec une pièce de cinq francs.*

Tu as eu cinq francs de tante?

LEON

Oui, maman. Tu les mettras de côté dans ma tire-lire, dis?

BERTHE.

Mais certainement. Donne-les-moi. (*Elle prend une tirelire et y place la pièce.*)

LEON

Combien que j'ai déjà, dis, m'man?

BERTHE.

Nous verrons cela plus tard; je n'ai pas le temps maintenant; je dois sortir... Si père rentre, tu lui diras que je suis allée faire des courses. Je serai vite de retour. Surtout, ne lui dis rien au sujet de ce qui a été décidé avec tante. Je lui en parlerai moi-même. Tu entends?

LEON

Oui, mère.

BERTHE.

Entre-temps, fais déjà tes devoirs. A tantôt. (*Elle prend son châle et un filet et sort précipitamment.*)

SCENE IV

LEON, *seul.*

Il étale ses livres et commence ses devoirs.

LEON

Ah! je vais d'abord faire mon analyse grammaticale... (*Ecrivant.*) « Le travail est un devoir »... « Le », article simple, masculin singulier; « travail », substantif commun, masculin singulier; « est », verbe être », indicatif présent, troisième personne du singulier.

SCENE V

LEON, ROBERT.

A ce moment entre doucement Robert. Il a l'air maladif. Il se dirige sur la pointe des pieds vers son fils et se penche au-dessus de ses épaules pour voir son travail.

ROBERT

Mais c'est très bien cela, mon fils. (*Il rit*).

LEON, *effrayé, se levant brusquement et sautant au cou de son père pour l'embrasser.*

Méchant! tu m'as effrayé.

ROBERT, *riant*

Je t'ai fait peur?

LEON

Non je ne t'avais pas entendu entrer.

ROBERT

Et où est ta mère?

LEON

Elle est allée faire des courses; elle va rentrer tout de suite.

ROBERT

Ah! bien. (*Regardant le cahier de devoirs.*) Tu as donc une analyse grammaticale à faire, d'après ce que je vois. Voyons la phrase : « Le travail est un devoir ». Oh! oh! mais c'est très bien cela, et très juste. En effet sans le travail la terre ne serait-elle pas stérile? Sans le travail opiniâtre, l'intelligence pourrait-elle se développer? Il faut travailler sans cesse pour acquérir de nouvelles connaissances. Et puis, le travail n'est pas seulement un devoir, c'est aussi une nécessité inhérente à la nature humaine.

LEON

Notre instituteur nous a dit la même chose cette après-midi. Il a même ajouté que tout travaille dans la nature.

ROBERT

C'est en effet très juste. Vois la terre qui tourne; sans cesse elle poursuit son cours et fait les saisons, les nuits et les jours; vois la graine qui germe, l'herbe qui pousse, l'abeille qui butine, et l'oiseau portant le brin de mousse au nid charmant qu'il se bâtit. Tous et tout travaillent! Le travail est donc la loi du monde; c'est par lui que tout bien se fonde dans la route que l'homme s'est tracée: l'un par le travail des bras,l'autre par le travail de la pensée... Etudie donc bien, mon fils, car l'étude est pour le moment tout ton travail.

LEON

Je ferai comme tu dis, père.

ROBERT

Bien, très bien. Continue tes devoirs, maintenant. Moi, en attendant la rentrée de mère, je vais lire mon journal. (*Il s'assied et lit un journal. Léon se remet à ses devoirs. Petit silence.*)

SCENE VI

ROBERT, LEON, BERTHE.

Berthe entre. Elle a fait différents achats contenus dans son filet.

BERTHE.

Tiens! te voilà déjà rentré du bureau? (*Elle dépose son filet sur la table.*)

ROBERT

Mais oui; je viens d'arriver. (*Il continue sa lecture.*)

BERTHE.

Et quoi de neuf?

ROBERT, *ennuyé.*

Rien...

BERTHE.

Pas de nouvelles encore de la maison à laquelle tu as écrit?

ROBERT

Non. Je me propose d'aller voir le directeur tantôt. (*Soupirant.*) Chez nous, cela devient insupportable.

BERTHE.

Comment cela?

ROBERT

Ce matin encore, le patron m'a fait une scène!... Il paraît que quelqu'un lui aurait dit que j'avais des idées avancées et que je m'occupais de propagande rationaliste. Comme je lui ai répondu qu'il n'avait rien à voir en ce qui concerne mes opinions politiques et philosophiques du moment que je faisais bien ma besogne, il s'est fâché et m'a mis en demeure d'abandonner mes idées ou de partir de chez lui. Il a été entendu que je quitterai à la fin du mois, donc dans quinze jours. (*Une pause.*) Bah! je n'en suis pas fâché. Cela me devenait un supplice de voir cette figure de cagot!

BERTHE

Oui, mais avec tout cela te voilà encore une fois sans place... et ce, au début de l'hiver... Elle est belle notre rentrée en Belgique! Qu'allons-nous devenir?

ROBERT

Ne te lamente pas si vite. Tu sais bien que j'ai beaucoup de chances d'entrer dans une autre maison... et puis, que veux-tu que j'y fasse?

BERTHE

Toujours à cause de ces maudites idées... Quel malheur!

ROBERT

Bon! Vas-tu encore recommencer tes scènes? J'en ai assez-vois-tu!

BERTHE

Et moi donc! Il y a assez longtemps que nous sommes malheureux, traqués, boycottés et mal vus de la famille et du monde. Il me semble que j'ai bien le droit de le dire.

ROBERT

Oui, mais tu me l'as dit tant de fois que ça commence à m'énerver, comprends-tu? Tu me le répéterais encore des milliers de fois que ça ne changerait rien à la chose. Mes idées, tu les hais, je le sais. Pourquoi? Parce que tu ne les partages pas... C'est bien là encore la mentalité des catholiques intolérants qui ne peuvent ou ne veulent comprendre que d'autres puissent penser autrement qu'eux! Je constate, ma chère Berthe, que malgré tout il te reste encore de terribles traces de ta première éducation religieuse et je dois avouer que je ne suis pas encore parvenu à extirper de ton cerveau les tares profonds qu'y a laissées la religion néfaste.

BERTHE

Je ne changerai jamais, tu le sais bien. J'ai ma croyance, dans laquelle j'ai été élevée par mes parents et je la garde.

ROBERT

Par entêtement, de parti pris, alors?

BERTHE

Non, parce que c'est mon idée... parce que je trouve que la religion a du bon et que dans la société actuelle c'est avec elle et par elle qu'il faut vivre. Qu'est-ce qu'elles nous donnent, tes idées? tes belles idées de progrès de bonheur et d'émancipation? De la misère! Je suis plus positive, moi; je sais qu'en restant avec les puissants, les maîtres du jour, et l'Eglise, conductrice de l'humanité actuelle, nous pouvons être heureux et vivre une vie tranquille; cela me suffit; je m'incline et j'accepte la situation. Pourquoi pas? D'autres le font et s'en trouvent bien; pourquoi ne le ferions-nous pas?

ROBERT

Eh bien, ma pauvre femme, si tout le monde faisait comme toi, nous vivrions encore à l'état sauvage et nous habiterions les

cavernes. Tu ne peux donc pas comprendre que le progrès est indéfini, et que de tout temps il a fallu des précurseurs et des pionniers pour ouvrir les routes de l'avenir? Et puis, ton raisonnement est particulièrement égoïste, permets-moi de te le dire. Tu ne songes qu'au présent. « Pourvu que je jouisse d'un bien-être relatif, que me font les autres et que m'importe l'avenir! »

BERTHE, *un peu touchée.*

Je ne suis pas égoïste... Je songe à mon enfant, moi.

ROBERT

Et moi, je songe à tous les enfants, au bonheur de l'humanité tout entière!

BERTHE

Oui, mais, en attendant, tu fais notre malheur... Quelle position prépares-tu à notre enfant?

ROBERT

Celle d'un honnête homme luttant comme son père pour le bien de tous!

BERTHE

Oui, et crevant de faim, n'est-ce pas? Quelle a été ton existence? Tu t'es sacrifié tout le temps pour les autres, tu as étudié, beaucoup lu, pensé de grandes et belles choses. Pourquoi, encore une fois? Pour un idéal! C'est cet idéal qui te mine, qui te tue! Et c'est cela que tu veux léguer à ton fils? Eh bien, moi, sa mère, je m'y opposerai!

ROBERT

Oh! oh! Quel ton...
Ecoute, Robert. J'ai à te parler très sérieusement.

LEON, *qui a fini ses devoirs.*

Mère, j'ai fini mes devoirs.

BERTHE.

Ah!... Eh bien, veux-tu aller jouer un peu avec tes petits camarades?

LEON

Oui, mère. (*Il se dirige vers la porte.*)
Ne t'éloigne pas trop, car dans quelques instants je dois faire une course et, si tu veux, tu pourras m'accompagner.

LEON, *heureux.*

Oh! oui, père. (*Il sort.*)

SCENE VII

ROBERT, BERTHE.

ROBERT, *après un court silence.*

Eh bien, j'attends ce que tu as à me dire de si sérieux.

BERTHE, *décidée.*

J'ai eu cet après-midi la visite de ma tante Pélagie.

ROBERT

Ah! ah!... Je comprends tout.

BERTHE

Quoi?

ROBERT

Que l'intrusion dans notre ménage de cette bigotte ne présage rien de bon, tiens!

BERTHE

Elle ne vient cependant que guidée par un sentiment de sollicitude à notre égard.

ROBERT

Oui... nous connaissons cela!

BERTHE

Elle a appris par d'autres personnes notre retour en Belgique et elle est venue aussitôt pour nous voir.

ROBERT

... Pour te voir. Qu'elle nous laisse la paix ce brouille-ménage.

BERTHE

Tu as tort de parler ainsi. Tante est riche et mon oncle Joseph a de belles relations. En ce moment surtout, où tu vas te trouver sans place, il me semble qu'il serait désirable que tu mettes un peu d'eau dans ton vin. Songe un peu aussi à l'avenir de notre enfant.

ROBERT

Mais où veux-tu en venir?

BERTHE

Eh bien, tante m'a fait comprendre que si nous voulions nous conformer à ses plus chers désirs...

ROBERT

Qui sont?

BERTHE

... Qu'elle soignerait pour Léon, et que mon oncle te caserait dans une très bonne place..., que nous aurions, enfin, une vie tranquille.

ROBERT, *agité.*

Et... à quelles conditions?

BERTHE, *hésitante.*

... D'envoyer Léon à l'école des frères de la Doctrine chrétienne et de permettre qu'il fasse sa première communion.

ROBERT, *se levant, indigné et frappant sur la table.*

Jamais!... Ah! ça, jamais! entends-tu? Aussi longtemps que je vivrai, aussi longtemps que j'aurai un souffle de vie, ce mar-

ché infâme, odieux ne se conclura pas!... Comment! C'est encore pour cela que cette misérable et intolérante cagotte est venue te voir? Elle ne veut donc pas nous laisser vivre en paix!

BERTHE, *un peu effrayée, mais voulant être forte.*

Elle désire nous voir heureux.

ROBERT

Le bonheur à ce prix n'est plus le bonheur!... Et puis, ma conscience n'est pas à vendre. Je veux vivre ma vie, d'après mes idées guidées par une conscience pure de toute compromission intérssée. Tu ne peux donc pas comprendre cela, toi? Ton cerveau est donc complètement obstrué par les enseignements pernicieux de cette religion qui s'est accaprée de toute ton existnce, et a fait de ton âme une chose versatile! Tu n'as donc pas conscience de la dignité de la pensée? Tu te laisseras donc toujours duper et leurrer par les charlatans de cette religion mensongère et hypocrite, par ces êtres odieux qui rêvent de dominer sur le monde en le crétinisant! Je te plains, oh! oui, je te plains, mais je ne puis ni ne veux être ton complice passif et lâche! Tout cela, tu le sais depuis longtemps... Il est donc inutile de revenir là-dessus.

BERTHE

Tu préfères la misère, n'est-ce pas?

ROBERT, *résolument.*

Oui.

BERTHE

Pour toi, soit. Mais pour moi, pour ton enfant, tu n'en as pas le droit.

ROBERT

Léon est mon fils et je l'élèverai d'après mes principes!

BERTHE

Egoïste! Barbare!

ROBERT

Pas de gros mots, n'est-ce pas, sinon...

BERTHE

Sinon quoi? Je ne te crains pas, va!

ROBERT, *en colère.*

Je te dis qu'en voilà assez, n'est-ce pas! (*Il a une quinte de toux et se laisse tomber sur une chaise. Après un petit silence, d'une voix plus calme.*) Et dire que toutes ces discussions et ces disputes sont provoquées par l'intolérance religieuse des cagots se réclamant d'un Dieu de paix et d'amour! Oh! ironie monstrueuse! (*Il reste quelques instants silencieux et pensif pendant que Berthe, agitée, s'occupe du ménage; puis il consulte sa montre, se lève, prend son chapeau et sort.*)

SCENE VIII

BERTHE, *seule.*

Berthe va juqsu'à la porte, reste quelques instants pensive, revient, se laisse tomber sur une chaise et pleure silencieusement. Petit silence.

BERTHE

Quelle vie!... Et voilà des années que cela dure... (*Elle s'essuie les yeux.*) Mais cette fois c'est fini : j'agirai; je suivrai les conseils de tante Pélagie... Tant pis! advienne que pourra. Moi aussi, j'en ai assez, à la fin... Puisqu'il ne veut pas m'écouter et suivre les bons conseils de sagesse de ceux qui s'intéressent à lui, et qu'il préfère la misère, eh bien, je lui prouverai par mes actes... que c'est fini entre nous... C'est insensé, à la fin, de gaspiller ainsi ses joies, son bonheur, sa vie même pour des idées irréalisables... J'ai assez souffert de tout cela... C'est fini. (*Elle se met devant une glace et arrange coquettement ses cheveux. On frappe à la porte. Etonnée.*) Entrez!

SCENE IX

BERTHE, L'ABBE CAUTELEUX.

L'abbé paraît. Il tient un bréviarie sous le bras.

L'ABBE

Bonjour, ma chère fille; pas de dérangement?

BERTHE

Oh! non, Monsieur l'abbé, soyez le bienvenu.

L'ABBE

Appelez-moi « mon père ». Ne suis-je pas le père de toutes mes paroissiennes? Et tout d'abord veuillez recevoir ma bénédiction pour votre bonne volonté. (*Il lui donne la bénédiction.*) Je viens d'apprendre par votre tante — une brave et sainte fille — que vous êtes toute disposée à vous réconcilier avec Dieu et notre Mère la Sainte Eglise... C'est très bien cela, et je vous en félicite bien cinsèrement.

BERTHE

Je n'ai jamais cessé de croire en Dieu ni de l'adorer, mon père.

L'ABBE

Oui, je sais : votre mérite n'en est que plus grand, surtout dans les conditions où vous vivrez avec votre mari... Votre tante m'a tout dit; je suis au courant de tout!... Pauvre fille, comme vous avez dû souffrir. (*Il prend dans sa tabatière une large pincée de tabac à priser et la hume lentement avec un bruit discret.*) Alors vous avez l'intention de vous rebeller contre l'autorité maritale qui vous a empêchée jusqu'à présent de remplir vos devoirs de chrétienne? Vous avez raison, ma fille; vous faites bien, car il y a une autorité supérieure à laquelle vous devez obéissance avant tout : c'est l'autorité divine. Et puis, vous avez charge d'âme : c'est votre enfant, votre fils, que vous devez arracher aux griffes du démon.

BERTHE

Et à la misère...

L'ABBE

Oui certes, ma fille; mais n'oubliez jamais que le bonheur spirituel va avant le bonheur matériel... Il est certain qu'avec l'esprit qui vous anime et en vous conformant résolument et entièrement à nos instructions, nous soignerons que l'un n'aille pas sans l'autre.

BERTHE

Je vous remercie, mon père.

L'ABBE

Votre mari est donc un libre penseur?

BERTHE

Oui, mon père.

L'ABBE

Mon Dieu! mon Dieu! Est-il athée?
Oui, mon père; il ne croit en rien!

L'ABBE, *les yeux au ciel et joignant les mains.*

Puissance du Ciel!

BERTHE

Mais je n'ai jamais partagé ces opinions condamnables. J'ai subi plus ou moins passivement son ascendant, tout en protestant bien souvent de ma foi. Il me répondait alors que j'en étais complètement libre, seulement que l'éducation de notre enfant lui revenait et qu'il se chargerait de l'élever d'après ses principes. J'ai protesté encore; des querelles, violentes même, surgirent à ce propos... souvent, oh! oui; mais je fus dominée chaque fois... Une femme est si faible vis-à-vis d'un homme qui a de la volonté et surtout de l'opiniâtreté dans ses idées.

L'ABBE

Hélas! hélas! C'est qu'il vous manquait la foi, ma chère fille. Avec la foi en la religion, voyez-vous, ce que femme veut,

Dieu le veut! (*Il reprend une prise de tabac.*) Alors votre fils n'a pas été baptisé?

BERTHE, *confuse.*

Non, Monsieur l'abbé, mon mari n'a pas voulu.

L'ABBE, *à part.*

Oh! l'impie! (*Haut.*) Et il paraît que maintenant il est en âge de faire sa première communion?

BERTHE

Oui... (*Vivement.*) Et il la fera!

L'ABBE

Bien... bien... Nous nous en occuperons. Il faudra simplement suivre toutes nos instructions, et être très prudente. Il ne faut pas que votre mari se doute de quoi que ce soit; sans cela nous aurions des difficultés, n'est-ce pas?

BERTHE

Oh! oui, Monsieur l'abbé.

L'ABBE

Eh bien, voici ce que nous allons faire : votre petit — comment s'appelle-t-il?

BERTHE

Léon.

L'ABBE

Votre petit Léon apprendra pendant quelque temps ses prières et les principales notions de son catéchisme, — en cachette, évidemment. — Vous l'aiderez, et, lorsqu'il y aura moyen, je viendrai vous voir de temps en temps. Nous arrangerons et déciderons du jour de la cérémonie religieuse. Votre tante sera sa marraine, et j'ai à ma disposition un homme d'une réelle piété et tout disposé à servir de parrain. C'est M. le baron de Laripaille. J'espère, ma chère fille, que tout ira bien. Vous n'avez qu'à bien styler votre fils, lui dire que c'est pour son bien, et lui

promettre toutes sortes de choses. Vous savez, les enfants, avec quelques jouets, on en fait tout ce qu'on veut.

BERTHE

Je me charge de cela, Monsieur l'abbé.

L'ABBE

Votre tante, d'ailleurs, nous servira d'intermédiaire et le Saint-Esprit nous éclairera. (*Il fait le signe de la croix, puis prend de nouveau une prise de tabac.*)

BERTHE

Oui, mon père.

L'ABBE

J'espère aussi que dorénavant vous reprendrez une vie chrétienne et surtout que vous viendrez vous confesser régulièrement de vos péchés, n'est-ce pas, ma chère fille? Car notre entretien d'aujourd'hui n'est que le préliminaire d'une nouvelle existence que nous vous préparons. Vous aurez, et nous aurons encore probablement beaucoup d'ennuis, mais soyez persuadée, ma chère enfant, que tout tournera à la confusion des ennemis de l'Eglise pour la plus grande gloire de Dieu. (*Il prend une prise de tabac.*)

BERTHE

Ainsi soit-il, mon père.

L'ABBE

Sur ce, je vous laisse. (*Il prend son tricorne qu'il avait déposé sur une chaise en entrant.*) Allez en paix et que le bon Dieu vous protège.

BERTHE

Je vous remercie, mon père. Je n'oublierai jamais tout ce que je vous dois pour vos conseils. Je serai forte maintenant pour affronter tous les orages! J'ai senti renaître au fond de mon âme cette foi de mon enfance. Merci, mon père, merci.

L'ABBE

Il ne s'agit pas de nous, ma chère enfant. Il s'agit de l'Eglise et de la cause de Dieu. (*Lui serrant la main.*) A plus tard; courage et persévérance!

BERTHE

Comptez sur moi, mon père.

L'abbé sort.

SCENE X

BERTHE, *seule.*

BERTHE

Quel prêtre admirable! Et comme il est doux d'avoir pareil consolateur pour vous ramener dans le chemin de la religion. Ah! les esprits forts auront beau dire et beau faire, je sens bien que là seul est la vérité.

SCENE XI

BERTHE, LEON.

LEON, *entrant.*

Maman, père rentrera bientôt. Je l'ai accompagné.

BERTHE

Et où est-il maintenant?

LEON

Il a dit qu'il devait assister à une grande réunion de la Société de la Libre Pensée. Il a dit aussi que dans quelques

jours il y aura une belle fête à la Maison du Peuple et que je pourrai y aller avec lui.

BERTHE, *à part.*

Cela ne sera pas! Ah! voilà le conflit ouvert; les hostilités vont commencer.

LEON

Père a dit qu'on s'instruit à la Maison du Peuple et qu'on y devient un homme qui lutte pour le bonheur de tous les hommes.

BERTHE

Et à l'église on prie pour devenir un vrai chrétien et mériter le séjour au Ciel. Cela vaut mieux.

LEON

C'est-y loin le Ciel?

BERTHE

Oui, très loin.

LEON

Alors, je préfère aller à la Maison du Peuple avec père.

BERTHE, *atterrée.*

Oh!...

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

Cambrioleurs de consciences

Même décor qu'au premier acte. En plus, près de la cheminée, un fauteuil, à droite un pupitre.

SCENE PREMIERE

LE BARON DE LARIPAILLE, BERTHE.

Le baron de Laripaille porte un pince-nez.

LE BARON

Alors il ne sait toujours rien?

BERTHE

Non, Monsieur le baron.

LE BARON

Et sa santé?

BERTHE

La maladie suit son cours... Je crois qu'il n'y a plus rien à faire; il dépérit de jour en jour et fait pitié à voir, surtout lorsqu'il a ses quintes de toux.

LE BARON

Et le médecin?

BERTHE

Oh! le médecin... C'est un de ses amis, et je crois qu'ils s'entretiennent plus de leurs idées que de la maladie de Robert.

LE BARON

Et le prêtre? Ne pensez-vous pas que?...

BERTHE

Monsieur le baron, en mon âme et conscience, je crois que toute tentative à cet égard sera inutile.

LE BARON, *à part.*

C'est ce que nous verrons... (*Haut.*) Bon, bon, n'en parlons plus. S'il veut mourir en véritable hérétique et aller en enfer, c'est son affaire, en somme. Et, comme il n'en a plus pour longtemps... Bah!... Occupons-nous plutôt de votre avenir et de celui de votre enfant... A propos, le petit Léon est-il content et... joue-t-il toujours bien son rôle près de son père?

BERTHE

Très bien, Monsieur le baron.

LE BARON

Il est très intelligent; nous en ferons quelque chose. Il est heureux que le tout se soit bien passé. Je suis certain que depuis la communion de votre fils, vous vous sentez tout autre, n'est-ce pas?

BERTHE

En effet, Monsieur le baron, je suis plus tranquille, plus satisfaite et j'ai ma conscience beaucoup plus apaisée.

LE BARON

Voyez-vous! Ce que c'est que l'accomplissement d'un devoir. Eh bien, je vous en félicite de tout cœur. Vous avez montré beaucoup d'énergie et de foi religieuse en suivant nos conseils. Si, de mon côté, je puis faire quelque chose pour vous, ce sera avec plaisir... avec un double plaisir même, car vous (*lui prenant les mains*) n'êtes pas seulement gentille, mais vous êtes aussi une fort jolie personne.

BERTHE, *un peu confuse, mais contente.*

Oh! Monsieur le baron...

LE BARON

Oui, oui, c'est ainsi. Ce n'est d'ailleurs pas d'aujourd'hui que j'ai remarqué cela... mais, comme l'occasion s'en présente maintenant, j'aime à vous le dire de vive voix et bien près de l'oreille. (*Il l'attire près de lui et veut l'embrasser.*)

BERTHE, *se reculant.*

Monsieur le baron, je vous en prie...

LE BARON

Eh bien, quoi? Quel mal y a-t-il à cela?... Le parrain de votre fils Léon peut bien se permettre d'embrasser la maman, la jolie maman de son filleul, je suppose... Cela ne vous honore-t-il pas un peu, voyons?

BERTHE, *gênée.*

C'est justement pour cela, Monsieur le baron... Je suis si surprise de tout l'intérêt que vous portez à mon fils...

LE BARON, *se rapprochant et lui prenant à nouveau les mains.*

Et surtout à vous, ma chère Berthe...

BERTHE

Et je me demande en quoi nous avons mérité cette faveur de votre part... qui me rend confuse, certes, mais heureuse en même temps...

LE BARON

A la bonne heure! Eh bien, puisque vous voilà raisonnable, et que nous avons encore quelques instants pour causer ensemble, causons peu, mais causons bien. Asseyons-nous. (*Il s'assied. Berthe en fait autant.*) Ecoutez. Vous êtes encore jeune et jolie... votre mari ne vous fait pas la vie agréable, de plus, il est malade... Il me semble que vous ne seriez pas fâchée si votre situation changeait un peu, n'est-ce pas? Si vous voulez accepter mes propositions, je pourrai vous rendre plus heureuse... vous ménager une existence plus conforme à votre tempérament et sur-

tout à vos désirs... Car, avouez-le franchement, vous rêvez autre chose que cette vie monotone et triste?...

BERTHE

Oh! oui...

LE BARON

Alors, tout ira bien... Vous me comprenez? Comme visiteur des pauvres, j'aurai l'occasion de venir souvent vous voir... et s'il le faut, nous trouverons encore le moyen de nous rencontrer ailleurs. Je vous achèterai tout ce qu'il vout faut pour vous embellir et... vous être agréable...

BERTHE

Et mon mari? S'il s'aperçoit...

LE BARON

Bah! vous direz que tout cela vient de votre tante. Et puis, pour ce qu'il a encore à vivre...

BERTHE

Je n'ai jamais trompé mon mari... Je ne pourrai pas...

LE BARON

Alors vous préférez rester malheureuse!... (*Se rapprochant d'elle et lui prenant les mains.*) Allons, voyons... acceptez... songez que bientôt vous serez seule... avec votre fils; sans position, sans avenir... Et puis, mérite-t-il vraiment cette fidélité dont vous vous réclamez... Non, non, écoutez-moi, c'est pour votre bien... personne n'en saura rien... nous serons prudents. Il me faut une affection et je pense l'avoir trouvée..., je le sens... c'est réellement de l'amour que j'ai pour vous... Ne pourriez-vous m'aimer un peu, dites?

BERTHE, *chancelante.*

Je ne dis pas... mais pas ici...

LE BARON

Bien, j'ai compris... (*Il se lève et lui serre chaleureusement les mains.*)

SCENE II

LE BARON, BERTHE, L'ONCLE JOSEPH,
LA TANTE PELAGIE.

PELAGIE, *elle a toujours son cabas.*

Tiens! mais voilà M. le baron... Quelle heureuse rencontre!... Et comment allez-vous, Monsieur le baron?

LE BARON, *un peu interloqué.*

Bien... très bien... je vous remercie. Comme vous voyez, je remplis ma mission de visiteur des pauvres... (*Avec un geste évasif.*) C'est le prétexte, bien entendu...

JOSEPH

Je comprends, Monsieur le baron... je comprend. Votre but est plus élevé, plus noble... Permettez-moi de vous en féliciter et de vous serrer la main. (*Le baron fait semblant de ne pas le voir.*)

LE BARON, *à part.*

Se douterait-il de quelque chose? (*Haut.*) Oui certes, notre but est plus grand... C'est pour notre Mère la Sainte Eglise que nous nous dévouons... et voyez comme nous sommes heureux : nous avons réussi, en nous liguant, à ramener à Dieu deux pauvres créatures, peut-être perdues à jamais sans notre bonne intervention. Je venais justement de féliciter la mère, votre nièce, Madame.

JOSEPH

Permettez-moi, Monsieur le baron... (*Il veut encore lui serrer la main.*)

PELAGIE.

Mais, Joseph, M. le baron s'adresse à moi...

JOSEPH

Ah!...

PELAGIE.

Je désire donc que vous me laissiez parler.

JOSEPH

Comme vous voulez, Pélagie.

PELAGIE.

Ma nièce, Monsieur le baron, vous sera très reconnaissante de votre haute bienveillance à son égard ainsi qu'à l'égard de son fils, n'est-ce pas, Berthe?

BERTHE

J'ai déjà remercié M. le baron, tante...

LE BARON

En effet. Aussi, plus que jamais je m'occuperai du cas si intéressant qui nous réunit autour de ce ménage, et je ferai tout mon devoir de catholique zélé, pour la bonne cause... Sur cette affirmation bien sincère, je vous laisse. J'ai encore quelques visites à faire et je sais que dans bien des ménages pauvres, c'est avec impatience et espoir que l'on attend le visiteur de Saint-Vincent de Paul, apportant un peu de soulagement et de consolation... Mes chers amis, au revoir.

JOSEPH

Permettez-moi, Monsieur le baron, de vous féliciter.

Il va, la main tendue, vers le baron qui sort, et reste tout ahuri devant la porte.

SCENE III

BERTHE, L'ONCLE JOSEPH, LA TANTE PELAGIE

PELAGIE, *sévèrement.*

Joseph, vous êtes vraiment ridicule.

JOSEPH

Vous trouvez, ma femme?

PELAGIE.

Mais oui. Pourquoi intervenez-vous toujours dans nos conversations?

JOSEPH

Mais il me semble...

PELAGIE.

... Il me semble... qu'en voilà assez!

JOSEPH, *se grattant l'oreille.*

Aurais-je réellement dit une sottise?...

PELAGIE.

Vous ne faites que cela!...

JOSEPH

Je vous remercie... Je tâcherai de me corriger.

BERTHE

Tante, il me semble vraiment que vous accablez mon oncle...

PELAGIE

C'est vrai! Qu'a-t-il besoin de toujours féliciter à tort et à travers... Il est réellement intempestif... Je lui ai déjà dit des centaines de fois qu'il doit se taire lorsque nous nous trouvons en présence d'autres personnes. N'est-ce pas, Joseph?

JOSEPH

C'est vrai, Pélagie. Je reconnais que j'ai tort.

PELAGIE

C'est bien, alors. Parlons d'autre chose. Sais-tu, Berthe, pourquoi nous sommes venus jusqu'ici?

BERTHE

Non, tante.

PELAGIE

Pour t'amener avec nous au sermon de M. l'abbé Cauteleux, qui aura lieu tantôt à l'église du Sacré-Cœur de Marie... Habille-toi vite et partons. (*A l'oncle.*) Quelle heure est-il, Joseph?

JOSEPH, *regardant sa montre.*

Il est exactement trois heures moins douze minutes... Je crois qu'il est temps... Avant que nous soyons là, il faudra...

PELAGIE

Bon, bon... taisez-vous...

JOSEPH

Bien, Pélagie...

PELAGIE

Donc, tu nous accompagnes, n'est-ce pas, Berthe?

BERTHE

Je veux bien; seulement Robert et le petit vont rentrer bientôt... Une idée : je prierai Mme Fifinne, notre voisine, de dire à Léon qu'il vienne nous rejoindre et pour ce qui concerne Robert, il s'arrangera bien.

PELAGIE

A la bonne heure! Je constate avec satisfaction que tu as bien changé depuis quelque temps... ça me fait plaisir... Aussi ai-je apporté pour ta récompense un objet indispensable dans tout ménage chrétien et que tu voudras bien mettre à la place d'honneur de ton logis. (*Elle ouvre son cabas et en retire un crucifix.*) Voici : c'est le Christ, notre rédempteur, l'emblème sacré de notre sainte religion. (*Elle l'embrasse.*)

BERTHE, *qui pendant ce temps s'est habillée pour sortir.*

Oh! je vous remercie, tante. (*Elle le prend et lui cherche une place.*) Ah! je le mettrai ici sur l'armoire, bien en vue.

PELAGIE

Je suppose que Robert ne s'y opposera point?

Ah! mais, ça ne lui regarde pas. Il a ses convictions, j'ai les miennes.

PELAGIE, *heureuse.*

A la bonne heure! (*Elle retire encore un objet de son cabas.*) Tiens, voici encore autre chose pour toi et pour Léon. Ce sont deux scapulaires bénits de Notre-Dame de Mont-Carmel. Vous les mettrez tous deux et cela vous portera bonheur et préservera votre vie de tous les dangers. C'est le vrai talisman de tout bon catholique. Avec ce scapulaire il est impossible de mourir en état de péché mortel et, par suite, de tomber en enfer.

JOSEPH

Oui, et il paraîtrait, d'après ce que j'ai entendu dire, que ce scapulaire, qui vient des « Carmes », a une propriété qui, pour les hommes surtout, n'est pas à dédaigner... (*Il rit.*)

PELAGIE, *avec indignation.*

Joseph!!!

JOSEPH

Pélagie?

PELAGIE

Taisez-vous!

JOSEPH, *se grattant l'oreille.*

Aurais-je encore dit une sottise?

PELAGIE

Mais vous ne faites que cela! (*A Berthe.*) Il est incorrigible. As-tu du buis bénit?

BERTHE

Non, tante.

Je le pensais bien; aussi en ai-je apporté. Voici. (*Elle retire une branche de buis de son cabas.*) Ce buis a été bénit par M. l'abbé Cauteleux... Je t'en donne une branchette.

BERTHE

Que vous êtes bonne, tante!

PELAGIE

Ce n'est pas tout. J'ai reçu, il y a quelques jours, de notre bon et vénéré abbé, une toute nouvelle médaille qui vient d'arriver de Rome. Elle est bénite par notre Saint-Père le Pape. Vois comme elle est jolie : ce côté-ci représente Benoît XV couché sur la paille dans son cachot du Vatican, et sur le revers on voit l'immaculée conception. M. l'abbé m'a dit que plusieurs miracles se sont déjà accomplis par elle. Laisse-moi te la passer au cou, je ne doute pas que tu n'en ressentes bientôt les effets.

BERTHE

Oh! tante!

JOSEPH, *regardant sa montre.*

Pélagie, je crois qu'il est temps de partir...

PELAGIE

C'est bien! Taisez-vous; nous partons... Ah! voici encore un chapelet... Tu en auras justement besoin tantôt, après le sermon, lorsque nous ferons en priant le chemin de la Croix. (*Elle visite une dernière fois son cabas et en retire finalement un paquet de gâteaux.*) C'est tout pour le moment. Je n'ai plus que ce paquet de gâteaux. Tenez, mangeons-en vivement un morceau et partons... (*Elle distribue les gâteaux.*)

JOSEPH, *la bouche pleine.*

Partons maintenant.

PELAGIE *et* BERTHE, *de même.*

Oui, partons... (*Ils sortent.*)

SCENE IV

La scène reste un instant vide.

ROBERT, *entrant.*

ROBERT, *il est visiblement plus malade et a, par moments, de terribles quintes de toux. L'air étonné.*

Tiens! Personne... que signifie cela. (*Il ôte son chapeau et*

s'assied.) Serait-elle sortie?... Ce n'est pas dans ses habitudes, surtout à l'heure où elle sait que je vais rentrer... *(Il reste quelqus instants songeur, puis brusquement ses regards aperçoivent le crucifix posé sur l'armoire.)* Hein! Qu'est-ce que cela? Ah! je comprends tout : Berthe aura reçu la visite de sa tante... Oui, oui, c'est elle, toujours elle, qui aura apporté ce crucifix... *(Il se lève, agité, prend le crucifix et le met de côté dans l'armoire.)* Elle en fera ce qu'elle voudra, mais je ne veux pas que cet objet, emblème d'une religion de mensonges, de spéculation commerciale et d'accaparement des intelligences, figure chez moi. Oh! non, cela ne sera pas!... *(Il tousse. On frappe à la porte.)*

SCENE V

ROBERT, Mme FIFINNE.

Mme FIFINNE, *entrant, elle a un petit air mystérieux et parle bas en commençant.*

Vous êtes seul, Monsieur Robert?

ROBERT, *intrigué.*

Oui. Qu'y a-t-il?

MADAME FIFINNE

Ce n'est peut-être pas bien ce que je fais... mais... je désirerais beaucoup vous parler. Voilà pourquoi je me permets de venir vous trouver.

ROBERT

Vous avez donc des choses si graves à m'apprendre que vous hésitez? Parlez, je vous en prie... *(lui présentant une chaise)* et asseyez-vous.

MADAME FIFINNE

Je vous remercie, Monsieur Robert, vous êtes bien aimable. Non, franchement, vous ne méritez pas les cochonneries que l'on vous fait... franchement!

ROBERT

Voyons, vous m'intriguez...

MADAME FIFINNE

Vous savez, Monsieur Robert, il y a dans la vie des situations tellement bizarres... La conscience est parfois balancée entre deux devoirs... et on se demande bien des fois, avec anxiété et perplexité, ce qu'il faut faire... Entre le bien et le mal, franchement, il n'y a plus d'hésitation : c'est donc pour le bien que je parlerai.

ROBERT

Mais, Madame Fifinne, je ne sais vraiment où vous voulez en venir.

MADAME FIFINNE

Voilà. Je vais mettre les pieds dans le plat, comme on dit en termes vulgaires. Vous ne vous êtes jamais aperçu de rien?

ROBERT

De quoi?

MADAME FIFINNE

De ce qui se passe chez vous, en votre absence.

ROBERT

Ce serait difficile quand je n'y suis pas...

MADAME FIFINNE

Eh bien, voilà justement ce que je voudrais vous apprendre... Seulement., c'est très délicat... et je me demande encore si je fais bien... Car, voyez-vous, Monsieur Robert, je ne me mêle jamais de ce qui ne me regarde pas... chacun ses affaires...

ROBERT

Vous avez raison, Madame Fifinne; c'est aussi le plus sage.

MADAME FIFINNE

C'est ce que je suis toujours dit et tenu comme règle de conduite, mais là, franchement...

ROBERT, *que ce radotage commence visiblement à énerver.*

Mais alors, Madame Fifinne, le but de votre visite?

MADAME FIFINNE

Oui, voilà... C'est... franchement... ennuyeux, voyez-vous... Je voudrais vous rendre un service en vous prévenant, en vous divulguant certaines choses choses indignes qui se passent ici à votre insu... mais...

ROBERT

Parlez, Madame, sans restrictions... franchement et, si ce que vous avez à m'apprendre est grave et m'intéresse comme vous dites, eh bien, je vous en serai même très reconnaissant.

MADAME FIFINNE

Ah! Monsieur Robert, cette fois-ci vous me mettez... franchement, à l'aise. Voici ce qu'il y a. Je sais que vous êtes libre penseur. que vous ne croyez à rien...

ROBERT

Pardon, je crois à ce qui existe réellement et à tout ce que ma raison me dit de croire.

MADAME FIFINNE

Oui, oui, mais je veux dire que vous ne croyez pas en Dieu et ne pratiquez aucune religion...

ROBERT

Nous sommes d'accord.

MADAME FIFINNE

Je sais que votre fils Léon n'avait pas fait sa première communion.

ROBERT

Et il ne la fera jamais.

MADAME FIFINNE

Vous le pensez?

ROBERT

Mais j'en suis sûr!

MADAME FIFINNE

Franchement...

ROBERT

Comment, franchement, mais je vous prie de ne pas douter de ma résolution...

MADAME FIFINNE

Pauvre Monsieur Robert...

ROBERT, *ahuri.*

Comment? Quoi?

MADAME FIFINNE

C'est trop tard, votre résolution n'a plus de valeur.

ROBERT *se lève comme mû par un ressort, saisit la main de Mme Fifinne et, les yeux dans les yeux, lui demande :*

Que voulez-vous dire? Parlez, mais parlez donc... expliquez-vous plus clairement... Ah! cette fois-ci je l'exige! (*Il a une quinte de toux et se laisse choir dans le fauteuil.*)

MADAME FIFINNE, *effrayée.*

Oh! Monsieur Robert, camez-vous... vous me faites peur! Je vous dirai tout, à la condition que vous restiez calme.

ROBERT, *haletant, mais plus calme.*

Dites-moi tout... Je serai fort... car je pressens ce qui est arrivé...

MADAME FIFINNE

Franchement, si j'avais su... que cela allait vous bouleverser de la sorte... Mais enfin, il n'y a plus à reculer... je ferai mon devoir jusqu'au bout... Pendant votre absence il vient ici un

prêtre et un Monsieur chic — que l'on dit être un baron — que la tante de votre femme a introduits dans votre ménage. Ils se sont emparés de l'esprit de votre fils et avec la complicité de votre femme, évidemment, ont fait faire la première communion à votre garçon...

ROBERT

Les infâmes!

MADAME FIFINNE

Depuis lors, c'est un va-et-vient continuel de ces gens; il ne se passe presque plus de jour, pendant que vous êtes à votre bureau, sans que l'un ou l'autre ne s'amène... Je crois qu'ils sont en train de monter la tête à votre femme... franchement... et même à votre fils, un garçon si gentil et si intelligent... Je crois, Monsieur Robert, que si vous n'arrivez pas à y mettre le holâ, qu'ils abrutiront votre enfant avec toutes leurs simagrées et leurs bêtises... Oh! je n'aime pas ces gens d'Eglise... Ils sont faux et hyporcites et capables de toutes les lâchetés et de toutes les infamies pour atteindre leur but. Ah! je le dis comme je le pense, franchement!

ROBERT, *un peu accablé, se lève et serre cordialement la main de Mme Fifinne.*

Je vous remercie, Madame... Je vous remercie doublement... de m'avoir mis au courant de tout ce qui se trame ici, et de vos bonnes paroles de révolte contre ces infâmes pétrisseurs de cerveaux, contre ces cagots qui osent, qui ont l'audace de pénétrer jusque dans l'enceinte inviolable du foyer domestique pour y jeter le trouble et la discorde. Ce que vous venez de m'apprendre fait réellement déborder la coupe. Aussi prendrai-je, à la suite de ce que vous venez de me révéler, comme l'exacte vérité, n'est-ce pas? une résolution virile! Quoique malade et accablé, j'aurai encore cette force. Encore une fois, Madame, merci.

MADAME FIFINNE, *attendrie.*

Monsieur Robert, si je puis vous être utile en quoi que ce soit, vous pouvez compter sur moi, franchement. Je vous demande

seulement de ne pas trop vous chagriner de ce petit incident. Seulement un homme prévenu en vaut deux. Vous ne m'en voulez pas?

ROBERT

Au contraire.

MADAME FIFINNE

Je m'en vais. Votre femme pourrait entrer et je ne voudrais pas avoir d'histoire avec eux... (*Se dirigeant vers la porte.*) Je ne sais pas, mais je me sens comme soulagée d'un poids, franchement! (*Elle sort.*)

SCENE VI

ROBERT, *seul.*

ROBERT *va jusqu'à la porte, reste quelques instants pensif, puis revient lentement vers le fauteuil dans lequel il se laisse choir. Petit repos, puis d'une voix sourde :*

C'est donc ma mort qu'ils veulent ces gens-là... Et Berthe... Berthe leur complice!... Oh! les cagots!... Quelle race de vipères! (*A ce moment apparaît l'ami Armand.*)

SCENE VII

ARMAND, *entrant joyeusement.*

Ah! que je suis heureux de te rencontrer chez toi... (*Il lui serre la main.*) Mais, qu'as-tu? Que signifie cet air triste et bouleversé? Mon pauvre ami...

Robert regarde douloureusement son ami, lui serre fiévreusement les mains, veut parler et ne peut, puis, soudain, éclate en sanglots.

ARMAND, *anxieux.*

Mais Robert, qu'est-il arrivé?... Un malheur? Quoi? Mais parle, je t'en prie... Eh bien?...

ROBERT, *se calmant dans un effort de volonté.*

Excuse-moi, mon cher ami... je n'en pouvais plus... Ç'a été plus fort que moi... j'étouffais... mais c'est fini... c'est fini...

ARMAND

Ah! sapristi, tu m'as fait peur!... Mais me diras-tu maintenant?...

ROBERT

Oui, oui, tu sauras tout... prends une chaise et écoute.

ARMAND *s'assied près de son ami.*

J'écoute.

ROBERT

Il vient de m'en arriver une... Figure-toi que ma femme, de complicité avec sa tante et un prêtre, ont fait baptiser et fait faire la première communion à mon fils Léon...

ARMAND, *incrédule.*

Pas possible...

ROBERT

C'est ainsi. Je viens de l'apprendre par une voisine qui m'a tout révélé. Ah! dans le premier moment, j'étais comme toi, je ne pouvais en croire mes oreilles, j'étais ahuri, je pensais rêver. Mais il a bien fallu me rendre à l'évidence... D'ailleurs, tout concorde. Certains rapprochements que j'ai faits, concernant des incidents et des paroles émanant de Berthe, me disent que tout cela est exact... Alors tu comprends, n'est-ce pas, mon ami, ç'a été un coup pour moi...

ARMAND

Et tu n'as pas pu empêcher cela?... Tu ne t'es donc aperçu de rien?

ROBERT

De rien.

ARMAND

Ça, c'est trop fort!

ROBERT

Que veux-tu? Malgré toutes nos dissensions, nos disputes à propos de nos idées, je n'aurai jamais cru Berthe capable d'une telle vilenie... Ce qui est certain, c'est qu'elle a dû subir une influence forte et pernicieuse pour en arriver là. Et cette influence ne peut venir que du côté de sa tante, tu sais, cette vieille bigotte dont je t'ai parlé déjà et qui a été de tout temps, depuis notre mariage, pour ainsi dire le mauvais génie venant constamment troubler la paix chez nous et n'apportant que la brouille au sein de notre ménage.

ARMAND

Mais tu aurais dû la flanquer à la porte depuis longtemps!

ROBERT

Que veux-tu? Faiblesse, tolérance...

ARMAND

Duperie, oui!

ROBERT

Et puis, c'est sa tante, elle l'aime, je ne pouvais pas...

ARMAND

Oui, mais tu vois maintenant où cela t'a mené.

ROBERT

C'est vrai. (*Petit repos.*)

ARMAND

Que vas-tu faire à présent? Pas de bêtises, hein? Tu es malade, tu dois rester calme, ne pas t'emporter, car ce serait dangereux pour toi, tu le sais bien, n'est-ce pas?

ROBERT

Oui.

ARMAND

Alors? Tiens, suis mon conseil. Le mal est fait. Eh bien, passe dessus, nom de dios! Ta santé avant tout, en somme. Seulement, tâche de faire en sorte que cette tante ne mette plus les pieds ici... Quant au sacré prêtre qui s'est permis de violer ton domicile à ton insu, je m'en charge. Si jamais je le rencontre, je lui dirai son fait à celui-là...

ROBERT

Il paraîtrait qu'il y a un troisième personnage en jeu. D'après ce que m'a dit la voisine, il y aurait un certain baron, visiteur des pauvres de Saint-Vincent, qui serait mêlé à cette histoire.

ARMAND

Un baron, fichtre!

ROBERT

Qui aura servi de parrain sans doute...

ARMAND

Qui sait. (*On entend du bruit dans les coulisses.*)

SCENE VIII

ROBERT, ARMAND.
BERTHE, TANTE PELAGIE *et* L'ABBE, *entrant.*

ARMAND

(*A Robert.*) Du calme...

ROBERT

Je tâcherai.

PELAGIE, *d'une voix mieilleuse.*

Bonjour, Robert... Déjà de retour. Je vous présente M. l'abbé Cauteleux que nous avons justement rencontré, Berthe et moi, et qui s'intéresse beaucoup à vous... oui, beaucoup.

L'ABBE, *prenant une prise de tabac.*

En effet, Monsieur Bruno, votre tante m'a souvent parlé de vous... en bien, naturellement...

ARMAND, *à part.*

Jésuite!

L'ABBE

Et comme j'ai appris que vous étiez malade...

ROBERT, *qui fait de grands efforts pour se contenir.*

Mais, Monsieur, je ne vous ai pas demandé de venir!

BERTHE

Robert!...

L'ABBE

Je sais, Monsieur Robert, que nous n'avons pas les mêmes opinions religieuses, mais vous ne pouvez cependant pas m'empêcher d'avoir beaucoup de sympathie pour vous...

ROBERT, *qui n'en peut plus.*

Assez, Monsieur! Trêve d'hypocrisie et de jésuitisme... Je sais tout! J'ai appris quel rôle odieux vous avez joué de complicité avec ma chère tante dans le cambriolage moral de mon foyer domestique!...

ARMAND, *avec énergie.*

Bien dit!

BERTHE

Robert, aie donc un peu le respect des convenances...

ROBERT

Le respect des convenances?... Tu oses parler de respect, toi, la parjure qui as trahi tous les serments de fidélité et de loyauté qu'une femme doit à son époux, toi, qui viens de briser le lien conjugal qui nous unissait depuis tant d'années... Allons donc! Tu n'es plus pour moi qu'une étrangère...

BERTHE

Je suis toujours la mère de notre enfant...

ROBERT

Sa mère, non! Tu n'es plus qu'une procureuse d'enfants depuis que tu l'as vendu à l'Eglise!

PELAGIE, *méchamment.*

Oh! c'est indigne!... (*Berthe se met à pleurnicher.*)

ROBERT, *à la tante.*

Ce qui est indigne, c'est votre conduite à vous, qui n'avez reculé devant aucun moyen, si infâme soit-il, pour atteindre votre but : brouiller et désunir un ménage pour la plus grande gloire de l'Eglise et pour plaire à votre directeur de conscience, n'est-ce pas? Mais c'est assez de fourberie! Dès ce jour, je vous défends de remettre encore les pieds ici!

L'ABBE

Voyons, mon fils, ne vous mettez pas ainsi en colère, c'est très mauvais pour votre santé... Soyez plus tolérant envers ceux qui ne partagent pas vos idées... et surtout plus indulgent pour votre pauvre femme... Voyez comme vous lui faites de la peine...

ARMAND

Mais commencez d'abord par ne pas en faire à ce pauvre malade que vous tuez à petit feu, que vous torturez moralement, ne pouvant le faire physiquement comme firent vos pareils du temps de l'inquisition!

L'ABBE

Quelle hérésie! Quelle impiété, mon Dieu... mon Dieu...

PELAGIE, *se signant.*

Doux Jésus, ayez piété de nous...

ARMAND, *ironique.*

Vous invoquez Jésus, vous osez invoquer le nom de ce doux rêveur qui le premier proclama que tous les hommes étaient frères et « aimez-vous les uns les autres »; eh bien, vous en avez de l'audace, nom de dios! Comment! Mais c'est à cause de votre religion que le grand livre de l'histoire de l'Humanité est maculé de sang à chaque page; on n'y voit qu'assassinats, hécatombes et crimes de toutes sortes. C'est donc ça votre fraternité chrétienne : vingt siècles de domination religieuse et de mysticisme intolérant?...

L'ABBE, *riant.*

Légendes que tout cela... légendes...

ARMAND

Légendes, dites-vous? Légendes, n'est-ce pas, la Saint-Barthélemy, le massacre des Albigeois, et l'inquisition? Légendes, sans doute, le martyre de Jean Huss, de Giordano Bruno, des Etienne Dolet et des milliers d'autres savants, penseurs et philosophes qui commirent le crime de raisonner, de discuter, d'approfondir?

L'ABBE

Nous ne sommes pas responsables des événements des siècles passés...

ARMAND

Si! puisque vous en êtes les continuateurs et que vous possédez toujours la même mentalité des inquisiteurs... Oh! je sais, vous ne brûlez plus les hérétiques parce que cela est devenu impossible, mais si vous en aviez encore le pouvoir, comme les bûchers seraient vite rallumés!

ROBERT

Aujourd'hui, ils ne brûlent plus les penseurs, ils les fusillent, c'est plus moderne!...

ARMAND

En effet!

L'ABBE

Je comprends, vous faites allusion à votre fameux Ferrer...

PELAGIE

Ce mauvais mari et mauvais père...

ARMAND

Taisez-vous, vipère!

L'ABBE

Cet anarchiste, ce révolutionnaire...

ROBERT

Ce régénérateur d'un peuple et d'une meilleure humanité.

PELAGIE

Ce millionnaire qui dépensait tout avec une entretenue.

ARMAND

Non, qui fondait avec l'argent lui légué, des écoles de pédagogie moderne basées sur la Science et la Vérité afin de détruire dans son pays le fanatisme ignorant du peuple, et le mysticisme sanguinaire des prêtres et des rois!

ROBERT

Et c'est parce que l'Eglise craignait l'influence de ce brave c ur et de ce noble esprit, qu'elle a donné l'ordre de l'assassiner. Voilà la vérité!

L'ABBE

Allons donc! Ferrer a été justement et légalement jugé et condamné par un tribunal militaire; il méritait la mort. L'Eglise n'a rien à voir dans tout cela. Sa responsabilité est à couvert.

ARMAND

Quelle audace et quel cynisme! Non; c'est elle seule la vraie coupable. L'armée n'a été que sa complice!

ROBERT

Son alliée, l'alliance du sabre et du goupillon...

ARMAND

En effet. Et non seulement l'Eglise a donné l'ordre d'assassiner Ferrer, en le faisant fusiller dans la sinistre forteresse de Montjuich, elle a fait plus encore : après l'avoir couvert de sang, elle l'a couvert de boue! Après lui avoir abîmé le corps, troué de balles son noble cœur et son cerveau de penseur, aujourd'hui encore — o infamie monstrueuse! — elle continue à salir sa mémoire... Vous n'êtes pas seulement des assassins, mais des salauds!!! Ah! vous croyez avoir tué la Pensée en tuant Ferrer! Misérables que vous êtes! Vous ne savez donc pas qu'on ne tue pas la Pensée, ce souffle qui remue le monde! Et vous aurez beau vouloir vivre dans les ténèbres de l'ignorance, la Science chassera l'erreur, et la lumière de la Vérité éclairera l'humanité en marche vers un meilleur avenir... Enseigner le mensonge, vociférer du haut de votre chaire contre les libres penseurs, ces impies; créer partout la guerre religieuse entre le mari et la femme, le père et l'enfant, comme vous le faites ici, tout cela ne servira de rien : la Vérité est en marche et rien ne l'arrêtera!...

L'ABBE

La Foi barrera toujours la route à votre Vérité... car la Foi vient de Dieu.

ARMAND, *ironique.*

Vous croyez? Elle est cependant bien malade la Foi... Elle s'en va, vous ne l'ignorez pas. On ne croit plus de nos jours à toutes vots fadaises; il n'y a plus que les pauvres d'esprit et les vieilles bigottes pour remplir vos églises...

PELAGIE, *à Berthe.*

Tu entends? Eh bien, c'est du propre... et tu reçois chez toi des êtres pareils, c'est honteux!

BERTHE

Que veux-tu que j'y fasse, tante : c'est l'ami intime de Robert...

ARMAND, *serrant chaleureusement les mains de Robert.*

Oui! je suis son ami intime et son camarade d'idées, et j'en suis fier et heureux. Vous escomptez probablement déjà la mort

de mon pauvre ami malade, et sans doute est-ce pour cela que vous rôdez autour de son foyer conjugal comme des requins, pour vous emparer de son cadavre? Mais sachez-le : cet ami veillera et sera à son poste, sentinelle vigilante, pour empêcher vos projets odieux et misérables...

SCENE IX

LES MEMES. — LEON, *entrant.*

BERTHE

Où es-tu resté si longtemps?

LEON

A l'église, mère...

ARMAND

Pauvre gosse.

ROBERT, *à son fils.*

Qu'as-tu été faire à l'église?

LEON, *hésitant, regardant tour à tour sa mère, sa tante et le prêtre.*

Prier...

ROBERT

Pourquoi faire?

LEON

Pour faire plaisir au bon Dieu...

ROBERT

N'est-ce pas plutôt pour faire plaisir à ta tante? (*Léon ne répond pas.*) Dis-moi un peu, sans crainte, mon fils, est-ce vrai qu'on t'a fait faire ta première communion, à mon insu?

BERTHE

Mais laisse donc cet enfant tranquille...

ROBERT

Réponds-moi, mon fils.

LEON

Oui, père.

ROBERT

Bien. (*Il se lève, va jusqu'à la porte qu'il ouvre d'un geste énergique et dit au prêtre et à la tante.*) Monsieur et vous, Madame, veuillez sortir d'ici!

PELAGIE, *suffoquée de colère.*

Oh!

ARMAND

A la bonne heure!

BERTHE

Robert!...

L'ABBE, *d'un air doucereux.*

Et pourquoi dois-je sortir; que vous ai-je fait? Voyons, mon cher fils?...

ROBERT

Ce que vous m'avez fait? Vous osez me le demander? Oh! mais il n'y a donc pas de bornes à votre fourberie!... Comment! vous avez abusé de votre sacerdoce et de votre influence de prêtre pour vous emparer des âmes simples, frustes et ignorantes de ma femme et de mon fils; vous vous êtes introduit chez moi comme un voleur, oui, comme un voleur de consciences; vous avez dértuit mon foyer familial et mon bonheur. Vous avez apporté ici dans les plis de votre robe noire, la lutte, la discorde et l'irréparable! Et vous osez me demander ce que vous m'avez fait, Jésuite!

L'ABBE

Mon fils, calmez-vous... Je vous pardonne au nom du Pater que nous adressons quotidiennement à Dieu : pardonnez-nous

nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. (*Il joint dévotement les mains.*)

ROBERT

Assez de comédie, sinistre comédien! Sortez d'ici, au plus vite, sinon je pourrais bien encore vous prendre au collet et vous jeter dehors...

PELAGIE, *qui commence à avoir peur.*

Sortons, Monsieur l'abbé, sortons, vous voyez bien qu'ils sont possédés du démon. (*Elle fait le signe de la croix.*)

ARMAND

Voulez-vous un peu d'eau bénite?

L'ABBE

Oui, sortons. (*A Robert.*) Je vous pardonne, mais Dieu vous punira. (*Ils sortent.*)

ARMAND

S'il y avait vraiment un Dieu, il y a longtemps qu'il vous aurait puni, imposteur!

BERTHE

Oh! les infâmes! (*Elle se met à pleurer.*)

ROBERT, *se croisant les bras.*

Les infâmes, c'est ta tante, ton prêtre et l'Eglise avec tous ses soutiens!...

ARMAND

Certainement. Ce sont des êtres malfaisants pour l'humanité, qu'il faut combattre toujours et partout, sans trêve ni répit. Aussi, je crie de toute la force de mes convictions : A bas les cagots!!!

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

La fin justifie les moyens

Même décor qu'aux premier et deuxième actes.

SCENE PREMIERE

ROBERT *et* LEON.

Robert est assis dans son fauteuil, près du feu. Il est très pâle et amaigri; on voit que al tuberculose est à son dernier degré. Il a de temps en temps de violentes quintes de toux. Léon est près de lui.

ROBERT

Oui, oui, c'est entendu. Tâche de bien apprendre en classe et d'être sage et aux prochaines vacances nous irons faire un voyage ensemble...

LEON

Je voudrais tant voir Anvers.

ROBERT

Eh bien, nous irons à Anvers.

LEON

Et nous irons voir le port, les navires?

ROBERT

Oui.

LEON

Et le jardin zoologique, aussi?

ROBERT

Et le jardin zoologique aussi!

LEON, *embrassant son père, très heureux.*

Ah! que je suis content... et comme je t'aime bien!

ROBERT, *ému.*

Mon fils, mon cher fils...

LEON

Mais, papa, il faudra aussi bien te soigner afin que tu sois complètement guéri pour cette époque. Tu ne dois plus te mettre en colère et te faire de la peine...

ROBERT, *évasivement.*

Non... non...

LEON

Tu ne m'en veux plus, dis?...

ROBERT

Et pourquoi?

LEON, *un peu gêné.*

Tu sais bien... à cause de tante...

ROBERT

Mais non, c'est oublié. Et puis, ce n'est pas toi le coupable... Seulement, tu me promets bien, n'est-ce pas, de ne plus mettre les pieds à l'église et de ne plus songer à toutes les balivernes qu'on t'avait déjà implantées dans le cerveau?

LEON

Ça, je te le promets de tout mon cœur!

ROBERT

Bien, ça me fait plaisir. Car, vois-tu, mon fils, c'est quand on est jeune que le cerveau accepte le plus facilement l'empreinte des croyances surnaturelles... ce qui fait que plus tard on reste un être peureux, crédule et lâche... C'est pourquoi, lorsqu'on te parlera encore du Ciel, de l'enfer et de toutes les fadaises de la religion, tu riras... et tu leur répondras: j'y croirai lorsque je l'aurai vu! Il ne faut pas peupler sa cervelle de fantômes. La vie est faite de réalités naturelles; il n'y a pas de surnaturel... Ne reste jamais un être passif ou résigné, mais sois au contraire un homme actif et révolté contre tout ce qui est mauvais, injuste et bas. Dans la vie qui t'est ouverte tu écouteras et tu réfléchiras, et peu à peu ton cerveau se remplira de lumière et ton cœur d'amour...Tu aimeras tout ce qui est grand, beau et juste pour le bien et le bonheur de tous. Tu feras le bien pour le bien, simplement. Ne recherche jamais ni la fortune ni les honneurs, mais la Vérité qui est tout... Pratique toujours la solidarité fraternelle. Aie le culte de la liberté autant pour les autres que pour toi... Vénère comme une divinité seule, la Science, la religion de l'avenir qui émancipera intégralement l'humanité et lui accordera enfin, la somme de bonheur et de félicité... à laquelle elle aspire après tant de siècles. Fais tout cela, mon fils, et tu auras bien mérité..., non pas d'un ciel qui n'existe pas, mais de l'humanité dont tu es une parcelle.

LEON

Oh! père, que je suis heureux d'entendre toutes ces belles idées... et comme je m'efforcerai de mettre en pratique tes bons conseils...

ROBERT

A la bonne heure! Ceci me console de bien de chagrins et de vilenies que l'on m'a faits... Au moins, lorsque je m'en irai de cette terre pour rentrer dans le grand tout, dans le grand creuset de la nature où s'élaborent de nouvelles vies, je pourrai dire : j'ai fait mon devoir en faisant ce que j'ai pu... (*Il tousse.*)

LEON, *triste.*

Mais, père chéri, tu ne t'en iras pas encore. Tu guériras. Le bon docteur Lucien me l'a dit.

ROBERT

Le bon docteur Lucien, comme tu l'appelles avec raison, fera certainement tout ce qu'il pourra... mais il y a des maladies que la science n'est pas encore parvenue à dompter : c'est entre autres celle dont je suis atteint : la tuberculose. Il faut donc en prendre son parti, puisqu'à l'heure actuelle c'est l'irrémédiable... Un temps viendra, certainement — et il est bien proche — où la tuberculose à son tour sera vaincue comme ont été vaincues d'autres maladies terribles, telles que la variole, le croup, la rage... et ce grand bienfaiteur de l'humanité prendra place à côté des Jenner, Roux et Pasteur dont les noms resteronts bénis au fond de la mémoire des hommes et seront légués à la postérité reconnaissante...

LEON

C'est bien dommage que ce grand docteur n'existe pas déjà...

ROBERT

Oui, c'est bien dommage, en effet, pour l'humanité... Mais il surgira en son temps, sois-en certain, parce que la science progresse sans cesse et triomphera de tous les obstacles... (*Il tousse.*)

SCENE II

LES MEMES, LE DOCTEUR LUCIEN.

LE DOCTEUR, *entrant. Il a entendu les dernières paroles de Robert.*

Oh! oh!... quelle conversation sérieuse entre le père et le fils et ce à propos de la science... (*Il serre la main à Robert et caresse le petit Léon.*) Et comment va notre professeur? Tu ne te fatigues pas trop, au moins?

ROBERT

Non, non... (*A Léon.*) Je crois qu'il est temps d'aller en classe, n'est-ce pas?

LEON

Oui, père. (*Il l'embrasse.*) A tantôt. (*Au docteur.*) Bonjour, Monsieur le docteur.

LE DOCTEUR

Bonjour, mon petit ami.

ROBERT

N'oublie pas tes promesses.

LEON

Non, non, père. (*Il prend ses livres et sort.*)

SCENE III

ROBERT, LE DOCTEUR LUCIEN.

LE DOCTEUR

Bon petit garçon...

ROBERT

Il est tout heureux parce que je lui ai promis un voyage à Anvers pendant les vacances.

LE DOCTEUR

Pauvre gosse...

ROBERT

Oui, pauvre gosse, car j'ai conscience, pleinement conscience de mon état, Lucien, et...

LE DOCTEUR

Ta, ta, ta... Il y a encore espoir... Ne te laisse pas entraîner au pessimisme... Suis bien mes conseils et, sans répondre d'une guérison problématique, nous pourrons certainement obtenir une amélioration et une prolongation... Le tout est de te ménager,

d'avoir de la tranquillité d'âme et d'esprit et surtout pas d'émotion ou de colère... Comment te sens-tu aujourd'hui?

ROBERT

A dire vrai,pas bien... J'ai très mal dormi et beaucoup toussé, ce qui m'a considérablement affaibli aujourd'hui... Je n'ai pas à te le cacher, mais je sens bien, en toute sénérité, que je n'en ai plus pour longtemps... (*Le docteur fait une geste de protestation.*) Lucien, écoute-moi...Je ne me fais aucune illusion et je te prie de ne pas m'en faire non plus. Quoique affaibli physiquement, j'ai encore toute ma force morale et intellectuelle... Aussi je désirerais beaucoup t'entretenir de choses sérieuses. Tu es non seulement mon médecin de corps... mais aussi mon ami intime, mon camarade d'idées, donc mon médecin d'âme...

LE DOCTEUR, *riant.*

Un prêtre laïc, un confesseur, quoi!

ROBERT

Oui, et je vais me confesser à toi, en toute confiance.

LE DOCTEUR

Soit. Je te promets mon absolution.

ROBERT

Voici. Tu connais ma situation envers ma femme et la famille; tu es au courant de tout... Eh bien, voici ce que j'appréhende : c'est qu'à ma mort, ils ne cherchent à s'emparer de mon cadavre pour s'en servir au profit de l'Eglise... J'ai pris mes précautions. (*Montrant le pupitre.*) Dans ce pupitre se trouve mon testament philosophique dont j'ai remis le double, sur papier timbré..., au secrétaire de notre groupe de Libre Pensée, à notre dévoué camarade Armand Sincère... Je lui ai remis également une lettre particulière dont il pourra faire usage en cas de nécessité. Je te demande donc simplement de vouloir bien veiller à l'exécution de mse dernières volontés..., que tu connais, n'est-ce pas? Je ne veux, sous aucun prétexte et quoi qu'il puisse arriver, passer par l'Eglise... Je te demande, en outre, d'avoir soin de mon fils en tâchant de le faire entrer à l'orphelinat rationaliste.

LE DOCTEUR

Mais la mère?

ROBERT

C'est pénible à dire, mais je crois que la mère n'aime plus beaucoup son fils depuis que je suis parvenu à l'arracher des griffes des cagots. Aussi, de ce côté, il n'y aura rien à craindre.

LE DOCTEUR

Et le petit?

ROBERT

Sois tranquille. Ils n'auront jamais l'âme de mon enfant. Je suis arrivé à débarrasser son cerveau des contes saugrenus qu'ils avaient essayé d'y introduire. A cet égard, j'ai tous mes apaisements.

LE DOCTEUR

Tant mieux. Et pour ma part, cher ami, je te promets, quoi qu'il arrive, de le garder sous ma protectoin. Je veillerai sur lui comme sur mon propre fils.

ROBERT, *lui serrant la main avec effusion.*

Merci... merci... Maintenant la mort peut venir... je sais que je survivrai en mon fils...

LE DOCTEUR

Voyons, ne t'émotionne pas trop... Alors ici, c'est toujours la même chose : vous vivez encore ensemble comme des âmes ennemies?

ROBERT, *tristement.*

Oui...

LE DOCTEUR

Et cette tante vient-elle encore ici?

ROBERT

Non. Depuis les derniers incidents à propos de mon fils, je pense qu'elle n'est plus revenue. N'empêche que ma femme reste toujours sous sa domination et celle du prêtre... Peut-être viennent-ils en cachette, pendant que je suis au lit, impuissant et sans forces... (*S'exaltant.*) Oh! si j'en étais sûr, je crois que je commettrais un crime! Oui, je les tuerais!

LE DOCTEUR

Veux-tu te taire...

ROBERT

Mais ils me tuent bien, eux, ne suis-je pas en cas de légitime défense... Oh!... (*Il a un accès de toux terrible et est près de se trouver mal.*)

LE DOCTEUR, *le soignant.*

Vois-tu! Ah! sapristi, veux-tu bien ne pas te surexciter ainsi... Est-ce permis, voyons?... Allons, allons, c'est fini... Tiens bois une gorgée de cette tisane. (*Il lui fait boire dans une tasse qui se trouve sur la table.*) Là... Ça va mieux?...

ROBERT, *haletant.*

Oui... merci...

LE DOCTEUR

C'est ainsi que tu suis mes prescriptions? Eh bien, c'est du propre... Allons, viens, nous allons te mettre au lit, tu as besoin de repos. (*Lui prenant la main.*) Tu as la fièvre. (*Il le soulève et le soutient pendant qu'il le conduit, à petits pas, vers la chambre à coucher qui se trouve à gauche de la scène.*)

SCENE IV

BERTHE, *seule.*

Au moment où disparaissent Robert et le docteur, Berthe apparaît dans le fond.

BERTHE, *elle a un livre de prières qu'elle dépose sur la table.*

Le médecin est près de lui... irait-il plus mal? (*Elle va jusqu'à la chambre à coucher et écoute. On entend encore Robert qui tousse.*) Ah! cette terrible toux... Espérons que les prières que je viens d'adresser au Très-Haut, puissent apporter un peu

de soulagement. Car malgré tout, comme le disait encore l'abbé Cauteleux, Dieu veut éprouver, mais ne veut pas toujours la mort du pécheur... Le miracle de sa conversion peut encore se produire... Espérons-le pour le repos de son âme... Ma tante et le prêtre vont essayer, tantôt, de l'approcher et de le ramener à ses devoirs de chrétien, à la religion de son enfance... Puissent-ils réussir! Pour ma part, j'ai tout essayé et je n'ai rien à me reprocher. J'ai fait tout ce que j'avais à faire pour le bien de la religion... Tante dit bien que je dois persévérer, mais... (*Le docteur sort de la chambre à coucher.*)

SCENE V

BERTHE, LE DOCTEUR LUCIEN.

LE DOCTEUR

Ah! C'est vous, Madame.

BERTHE, *anxieuse.*

Comment va-t-il, docteur?

LE DOCTEUR

Très mal... Il vient d'avoir une crise tellement violente que j'ai cru que c'était fini... Je vous recommande donc, Madame, la plus grande prudence. En ce moment il dort. Laissez-le, mais veillez, et à la moindre alerte, donnez-lui à boire de cette tisane, en le soulevant un peu. Inutile, je pense, Madame, de vous dire que la moindre émotion ou contrariété pourrait lui être fatale... Je reviendrai tantôt. J'ai deux ou trois courses à faire. J'apporterai encore une potion pour calmer un peu ses accès de toux. A tantôt, Madame, et suivez bien mes conseils, il y va de la vie de votre mari.

BERTHE, *d'un ton sec.*

Soyez tranquille, je ne l'importunerai pas...

LE DOCTEUR

C'est ce que vous avez de plus sage à faire. Oubliez en ce moment douloureux tout ce qui vous divise; soyez humaine avant tout... simplement. Je vous dis cela, Madame, parce que je suis

au courant, comme le savez d'ailleurs, de votre situation de vie l'un envers l'autre. Je ne cherche aucunement à y intervenir. Seulement, j'estime qu'il serait mauvais, barbare même, de torturer moralement mon ami, à propos de ses idées. S'il doit mourir bientôt, que ce soit en paix, n'est-ce pas?

BERTHE

Je vous comprends... Encore une fois, soyez tranquille. Il peut mourir en paix... Ma conscience est tranquille... Dieu jugera la sienne...

LE DOCTEUR

C'est entendu... Donc, Madame, à tantôt... (*Il se dispose à sortir quand apparaissent l'abbé et la tante Pélagie.*)

SCENE VI

BERTHE, LE DOCTEUR LUCIEN, L'ABBE,
LA TANTE PELAGIE *portant son cabas.*

L'ABBE, *d'un ton un peu mystérieux.*

Pardon, Madame... Je viens d'apprendre par votre tante que votre mari est à toute extrémité... Alors j'ai pensé qu'il était du devoir de mon saint ministère, d'accourir...

LE DOCTEUR

C'est inutile, Monsieur...Votre devoir ici, en l'occurrence, est de laisser en paix un homme qui ne sollicite nullement l'aide de votre saint ministère...

PELAGIE, *ricaneuse.*

Oh!... oh!... Mais vous venez bien, vous...

LE DOCTEUR

Je suis le médecin et l'ami du malade.

L'ABBE

Je suis également le médecin... le médecin de l'âme, bien

entendu, et pour nous, sauver l'âme est plus important que de sauver le corps charnel... Le corps n'est rien, c'est quelque chose d'éphémère, tandis que l'âme est immortelle.

LE DOCTEUR

C'est de la casuistique que tout cela...

PELAGIE

Et puis, de quel droit, Monsieur, vous opposeriez-vous à ce que nous rendions visite à un membre de notre famille...

LE DOCTEUR

Oh! vous...

PELAGIE

Eh bien?...

LE DOCTEUR

Vous n'êtes pas une parente du malade, vous êtes son tyran!

PELAGIE, *à Berthe.*

Tu entends?

BERTHE

Oui, tante... que veux-tu que j'y fasse? C'est bien triste toutes ces histoires...

LE DOCTEUR

Oui certes, c'est bien triste... et il faut aussi une bien triste mentalité à ceux qui provoquent ces pénibles scènes...

PELAGIE, *à Berthe.*

Mais enfin, tu es bien la maîtresse chez toi, je suppose... et ce n'est pas à M. le docteur à donner des ordres ici.

LE DOCTEUR

Si, Madame, car je représente ici la volonté formelle de mon ami, physiquement incapable d'agir, mais ayant cependant encore

toute sa lucidité d'esprit et toute sa conscience d'honnête homme pour émettre le désir que vous le laissiez mourir en paix... sans votre concours intéressé.

L'ABBE

Intéressé?

LE DOCTEUR

Oui, je maintiens le terme.

L'ABBE

Mais en quoi...

LE DOCTEUR

Parce que de deux choses l'une : ou bien vous espérez et escomptez une récompense ultérieure dans le Ciel, si vous êtes sincère, ou bien vous cherchez à vivre largement, en charlatan, de la crédulité humaine...

L'ABBE

Non, Monsieur. Le prêtre, en cherchant à sauver les âmes, ne fait que son devoir, strictement et simplement. Si nous cherchons par tous les moyens à convertir les pécheurs, même à leur lit de mort, et à les faire enterrer chrétiennement, c'est parce que nous voulons les traiter en hommes, en frères et mêler aux amertumes de la séparation l'espérance des douceurs du revoir.

LE DOCTEUR

Auxquelles vous ne croyez pas vous-même...

L'ABBE

Si, Monsieur!

LE DOCTEUR

Allons donc... Vous jouez tout simplement au représentant d'un Dieu hypothétique, pour pontifier aux obsèques religieuses et donner au pauvre mort une absolution dérisoire et ridicule... Allons, allons, c'est assez de supercherie, mettez donc la main à la poche et exhibez-nous votre procuration. Si vraiment vous êtes

un mandataire de Dieu, produisez-nous votre mandat. Le temps est passé où l'on vous croyait sur parole!

PELAGIE

Ne répondez plus, Monsieur l'abbé... Nous sommes ici et c'est à lui de quitter la place. N'est-ce pas, Berthe?

BERTHE

Je désire que chacun remplisse la mission qui lui incombe.

PELAGIE

Vous entendez- Monsieur.

LE DOCTEUR, *s'adressant à Berthe.*

Madame, je vous ferai remarquer que vous tenez la vie de votre mari entre vos mains. Je vous ai dit, il y a quelques instants, que la moindre émotion pourrait lui être fatale. (*Il se dirige vers la porte de gauche qu'il ouvre doucement et regarde.*) En ce moment il dort. Ne le réveillez pas, je vous en prie. N'introduisez personne auprès de lui... respectez le désir du malade et les recommandations du médecin.

L'ABBE

Nous les respecterons... momentanément. (*Il prend une prise.*)

PELAGIE

Nous sommes ici, principalement, pour nous entretenir avec ma nièce... C'est tout...

LE DOCTEUR

Dans ces conditions, je vous quitte. Je reviendrai tantôt. (*Il se dirige vers la porte du fond.*)

BERTHE, *l'accompagnant.*

Bien, docteur.

LE DOCTEUR

Pas d'imprudence, n'est-ce pas?

BERTHE

Je vous le promets.

LE DOCTEUR

C'est cela. (*Il sort.*)

SCENE VII

LES MEMES, MOINS LE DOCTEUR LUCIEN.

PELAGIE

Mais, quel malotru!

L'ABBE

Le fait est qu'il s'arroge ici un droit intolérable... Mais ne parlons plus de cet incident. Nous sommes venus, ma chère fille, votre tante et moi, pour nous entendre au sujet des événements qui pourraient se produire ici, avant peu. Il faut absolument empêcher, pour le bien et le triomphe de Notre Mère la Sainte Eglise, que votre mari soit enterré civilement. C'est cependant ce qui serait à craindre si nous ne prenions dès à présent toutes les mesures que comporte la situation. Votre mari est membre de la Libre Pensée, n'est-ce pas?

BERTHE

Oui, Monsieur l'abbé.

L'ABBE

Savez-vous s'il a fait son testament philosophique?

BERTHE

Oh! oui. Il causait encore de son testament, il y a quelques jours, avec son ami Armand, le secrétaire du groupe de libre pensée dont il fait partie.

PELAGIE, *intervenant mystérieusement, parlant à voix basse.*

Et sais-tu où il a déposé ce testament?

L'ABBE, *se rapprochant de Berthe.*

Oui...

BERTHE, *interdite.*

Mais... je pense qu'il doit se trouver ici, dans ce pupitre...

L'ABBE *et* PELAGIE, *poussant un soupir de soulagement.*

Ah!...

BERTHE, *qui comprend.*

Mais je n'en suis pas certaine... d'ailleurs, je n'ai pas la clef.

PELAGIE

Ecoute, ma chère Berthe, il ne faut pas perdre la tête en ce moment. Ce que nous faisons — et ce que nous allons faire ensemble — c'est pour sauver l'âme de ton mari. Tu ne voudrais pas, n'est-ce pas, qu'il brûlât pendant l'éternité en enfer?...

BERTHE, *avec effroi.*

Oh! non, tante...

L'ABBE

Et n'oubliez pas, ma chère enfant, la récompense pour vous, si nous arrivons à arracher des mains du démon la proie que la Libre Pensée se prépare à lui offrir... Pour vous, c'est le ciel assuré, les béatitudes éternelles et, qui sait, la réconciliation là-haut de vos âmes ennemies ici-bas... (*Il prend une prise.*)

PELAGIE, *à Berthe.*

As-tu la clef du pupitre?

BERTHE

Non, tante...

PELAGIE

Où est-elle?

BERTHE, *hésitante.*

Je ne sais pas...

PELAGIE

Voyons, ma petite Berthe, n'aie donc pas peur... Doit-on avoir des craintes ou des remords lorsqu'on fait bien?...

BERTHE

Non... mais...

PELAGIE

Quoi?...

BERTHE

Je crois qu'il a toujours la clef sur lui.

PELAGIE

Eh bien... va la chercher.

L'ABBE, *pressant.*

Oui, mon enfant... allez. Dieu vous protège. Nous prierons pendant ce temps, et vous verrez, Dieu exaucera nos prières et nos desseins... Allez... allez...

PELAGIE, *poussant doucement Berthe vers la chambre où se trouve Robert.*

Oui... va... va... va... (*L'abbé fait le signe de la croix et marmotte des prières. — Berthe disparaît, anxieuse, par la porte de gauche. — Pélagie revient vivement vers le prêtre, lui baise la main et dit :*) Nous triompherons!...

L'ABBE

Espérons-le, et que la volonté de Dieu s'accomplisse... (*Tous deux marmottent des prières.*)

BERTHE *réapparaît. Elle est pâle et défaillante. Elle tient un petit trousseau de clefs qu'elle remet à sa tante.*

Il dormait... Il n'a rien entendu... mais j'ai eu peur...

PELAGIE

Peur de quoi?

BERTHE

Qu'il ne se réveillât.

PELAGIE

Bah... Que pourrait-il faire... affaibli comme il est... Allons, allons, à l'œuvre... (*Elle essaye deux, trois clefs, finalement elle ouvre le pupitre.*) Ah! ça y est! (*L'abbé se rapproche. Berthe est agitée. Pélagie cherche, trouve une enveloppe qu'elle remet à l'abbé :*) N'est-ce pas ceci?

L'ABBE, *lisant.*

Ceci est mon testament... (*Il ouvre l'enveloppe et en retire un papier plié en quatre qu'il déplie. Lisant :*) « Je soussigné, Robert Bruno, employé, déclare vouloir être enterré sans aucune cérémonie religieuse par les soins du Cercle la Libre Pensée de... Tel est mon testament que je charge le camarade Armand Sincère d'exécuter ponctuellement, et que je place sous la sauvegarde de l'article 1035 du Code pénal. » (*Parlant.*) Etc. Oui, oui, c'est bien ça... Mon Dieu, est-il possible qu'il y ait des créatures humaines qui désirent être enterrées comme des chiens!... Ah! mais celui-ci nous le sauverons malgré lui... Ce testament, nous devons le brûler pour qu'il n'en reste plus de traces... Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit...

PELAGIE

Ainsi soit-il. (*Elle met le feu au papier.*) Voilà!... (*A cet instant apparaît Robert en robe de chambre.*)

ROBERT. *Il est extrêmement pâle, les yeux agrandis par la surprise et la colère. Il marche péniblement en se tenant aux meubles, les mains crispées comme pour les saisir et la voix altérée comme un râle, il clame :*

Misérables!... Voleurs!... Assassins!!! (*Il tombe dans le fauteuil et, dans une dernière quinte de toux, expire. — Les*

autres personnages sont atterrés, comme pétrifiés. — Berthe se cache la figure et pleure.)

PELAGIE, *reprenant son sang-froid.*

Il passera par l'Eglise!...

L'ABBE, *dévotement se signant.*

Inclinons-nous devant la volonté de Dieu.

SCENE VIII

LES MEMES.

Le docteur et Armand entrent précipitamment. Ils ont entendu les dernières paroles du prêtre.

LE DOCTEUR, *apercevant le corps de Robert, se précipite, l'ausculte et dit :*

Mais qu'est-il donc arrivé? Comment mon pauvre ami se trouve-t-il ici, dans cet état?...

ARMAND, *inquiet.*

Est-ce grave?

LE DOCTEUR

J'ai bien peur que ce ne soit fini... Il faut absolument le transporter tout de suite sur son lit... Armand, aide-moi. (*Ils soulèvent ensemble le fauteuil dans lequel Robert est étendu et le transportent à côté. Berthe les accompagne en pleurant.*)

SCENE IX

L'ABBE *et* TANTE PELAGIE *restent seuls en scène.*

L'ABBE

Ils arrivent trop tard...

PELAGIE

Ils peuvent avoir son corps à présent...

L'ABBE

Oui, je crois que c'est fini... l'émotion l'aura tué... Pauvre homme.

PELAGIE

Et dire que tout ce que nous avons fait est pour son bien...

L'ABBE

C'est ce que le monde ne comprend pas... Oh! ingratitude humaine... Le coup est rude, certes, mais qu'importe pour le salut de l'âme et la grandeur de notre Eglise, la fin justifie les moyens.

PELAGIE, *se signant.*

Ainsi soit-il...

SCENE X

LES MEMES.

Le docteur, Armand, Berthe, sortant du côté gauche.

LE DOCTEUR

Je m'en doutais... C'est fini... bien fini... Ils l'ont tué...

ARMAND, *s'essuyant les yeux.*

Pauvre camarade, pauvre martyr de l'intolérance religieuse. C'est donc ainsi que les cagots mettent en pratique les préceptes de leur maître : Aimez-vous les uns les autres.

LE DOCTEUR

Oui, ils aiment tellement leur semblable qui ne pense pas comme eux, qu'ils le tuent et ce au nom d'un Dieu de miséricorde, de justice et de bonté. (*S'adressant à Berthe, indigné :*) Et vous, Madame, c'est ainsi que vous avez tenu votre promesse. Vous étiez donc la complice de ces gens-là... ou bien n'étiez-vous réellement qu'un instrument docile et passif entre leurs mains... leurs mains crochues de jésuites et de cagots?...

L'ABBE

Mais, Monsieur, de quel droit nous insultez-vous?

PELAGIE

Oui, de quel droit? Savez-vous seulement ce qui est arrivé ici?...

LE DOCTEUR

Oh! je m'en doute...

PELAGIE

Demandez donc à Madame ce qui est arrivé avant d'insulter de braves et honnêtes gens qui n'ont fait que leur devoir.

BERTHE

Non, non, laissez-moi... je ne veux rien dire.

PELAGIE

Vous entendez? La pauvre enfant est encore sous le coup de la triste scène qui s'est passée ici... Je vais vous le dire, moi. Pendant que nous nous entretenions...

ARMAND

... De la mort éventuelle de Robert...

Celui-ci a eu une crise et s'est levé. Berthe s'est précipitée pour le soigner. Elle lui a dit qu'un prêtre était là. Et alors, il est advenu ce qui arrive presque toujours, le farouche mangeur de prêtres, l'athée qui allait paraître devant le tribunal du Très-Haut a été assez content de recevoir les secours de Celui qu'il avait insulté pendant son existence...

LE DOCTEUR *et* ARMAND, *indignés.*

Vous mentez!

L'ABBE

C'est l'exacte vérité.

LE DOCTEUR *et* ARMAND

Vous mentez! vous mentez!...

L'ABBE

Je vous pardonne. J'ai rempli mon saint ministère jusqu'au bout : Robert s'est confessé et, sublimité de notre grande et magnanime religion, Dieu lui a pardonné par l'absolution qu'il a reçue de son serviteur... Et la preuve, la voilà! Robert s'est spontanément converti et a eu le courage et la piété de faire amende honorable en brûlant lui-même son testament par lequel il demandait à être enterré civilement. (*Il montre les débris de papier à moitié consumés.*)

PELAGIE

Le corps de mon pauvre neveu passera donc par l'Eglise. (*Elle fait semblant de pleurer.*)

ARMAND, *ramassant les débris de papier et y jetant un coup d'œil.*

En effet, c'est son testament... (*Comme dans un éclair, com-*

prenant tout.) Oh! mais je pressens, je comprends ce qui s'est passé!...

LE DOCTEUR

Moi aussi... Oh! les misérables!... Après avoir cambriolé les consciences, ils ont cambriolé les meubles pour s'emparer du testament!... Vous êtes des voleurs de cadavres!!

L'ABBE

Monsieur...

ARMAND

Pas encore! Si vous avez réussi à vous emparer du testament et à le détruire, si vous essayez maintenant de donner le change en prétendant que Robert s'est converti, j'ai ici une pièce pour vous confondre, infâme imposteur que vous êtes! C'est la voix posthume, la voix d'outre-tombe de celui que vous avez tué et dont vous essayez de salir la mémoire! Ecoutez, c'est la lettre du mort, écoutez donc! (*Il lit la lettre.*)

« MONSIEUR LE TONSURÊ,

» N'ayant pas tous mes apaisements quant à certains membres de ma famille et me défiant surtout des intrigues et de l'audace du clergé, je remets à mon ami Armand Sincère, mon exécuteur testamentaire, cette lettre que je le prie de lire et de publier, s'il le faut, après ma mort, s'il y avait des contestations à propos de mon enterrement, que je désire civil. »

(*Parlé.*) Vous entendez? (*Il continue.*)

« J'ai vécu la plus grande partie de ma vie hors de votre Eglise. J'ai toujours répudié votre religion, qui n'est que l'exploitation de l'ignorance et de la crédulité. Je repousse donc d'avance vos prières et vos simagrées. En possession de ma saine raison et de toute mon énergie morale, je proclame, avec toute la force de mes convictions, que si par malheur vous arriviez à arracher de ma faiblesse morale et intellectuelle occasionnée par la maladie, un acquiescement tacite à vos cérémonie religieuses, ou si ma famille, après ma mort, vous livrait mon corps, cette lettre, ces paroles du mort seraient la protestation véhémente et énergique que je ferais entendre du fond de ma tombe.

» J'entends par là laver ma mémoire de tout semblant d'apostasie des idées que j'ai professées pendant toute ma vie, et avec lesquelles je meurs en toute sérénité d'âme et d'esprit.

» Fait et signé de ma main.

» ROBERT BRUNO.

L'abbé, Pélagie et Berthe sont atterrés.

ARMAND

Maintenez-vous encore que mon pauvre ami Robert s'est converti et a demandé un enterrement religieux, dites?

L'ABBE

Je le maintiens.

PELAGIE

Nous le maintenons...

LE DOCTEUR

Est-il possible que tant de fiel et d'hypocrisie puissent entrer dans vos âmes!... Comment! Nous vous apportons et nous vous montrons les preuves de votre vilenie et vous osez maintenir vos affirmations mensongères... Ah! tenez, votre duplicité et votre astuce dépassent les bornes... Vous êtes des monstres!

ARMAND

Et dire qu'il n'existe aucune justice pour punir vos forfaits, vos abominables cruautés... Les hommes qui volent pour ne pas mourir de faim sont excusables. Un homme qui tue dans un moment d'exaspération, d'oubli ou de folie peut inspirer de la clémence, mais vous, les cagots, vous êtes inexcusables parce que tous vos actes et vos pensées sont les fruits funestes de votre éducation religieuse intolérante, fanatique et cruelle... Par votre cagotisme, par votre zèle et votre dévotion fausse et immodérée de la religion, vous avez fait de la société actuelle un enfer abominable. Oui, prêtres et moines inquisiteurs infâmes, vous êtes des cagots! Nonettes, hypocrites qui, sous le couvert d'humanité, torturez les pauvres malades qui ne croient pas à vos bêtises, vous êtes des cagots! Vous tous qui, au sein des familles fomentez la discorde et la désunion, vous êtes des cagots! Visiteurs des pauvres, qui employez la pression religieuse pour tenir sous la domination de l'Eglise les familles nécessiteuses, vous êtes des cagots! Piliers d'église et de sacristie, crétins des patronages catholiques et des syndicats jaunes, vous êtes tous des cagots dont la devise est : crois ou crève!

PELAGIE

Sortons, Monsieur l'abbé, ces gens sont enragés ou possédés du démon... Sortons...

L'ABBE

Oui, sortons... C'est le mauvais esprit qui en ce moment triomphe... Mais Dieu aura sa revanche... (*L'abbé et Pélagie se dirigent vers la porte de fond.*)

ARMAND

Leur plan machiavélique n'a réussi qu'à tuer un brave homme; qu'importe, ils recommenceront ailleurs demain.

SCENE XI

LES MEMES.
MOINS L'ABBE ET LA TANTE PELAGIE.

A peine ceux-ci sont-ils sortis, que Léon entre, le sac d'écolier sur l'épaule. Il est joyeux et court vers sa mère.

LEON

Ah! mère, j'ai une bonne nouvelle. Père m'a promis un voyage à Anvers aussitôt qu'il sera rétabli... (*Regardant partout, étonné.*) Mais où est père?

BERTHE, *dans un sanglot.*

Oh! Mon Dieu! mon Dieu! quelle expiation!...

LE DOCTEUR, *prenant la main du petit Léon.*

Ton père n'est plus, mon pauvre enfant... Les cagots l'ont tué...

LEON, *dans un pleur.*

Pourquoi?

LE DOCTEUR

Pour plaire à leur Dieu.

LEON

Oh! mon père... mon pauvre père... (*Il se laisse tomber sur une chaise et pendant quelques instants sanglote éperdument. Brusquement, il se lève et dit d'un air crâne et résolu :*) Eh bien, quand je serai grand, je le vengerai!...

RIDEAU

APOTHÉOSE

Le triomphe de la vérité

Au milieu de la scène, sur une estrade, une jeune fille habillée de blanc, tenant le drapeau de la Libre Pensée, représente la Vérité; près d'elle, à sa gauche, le petit Léon qu'elle protège.

A droite, un groupe composé de Robert, Armand et le docteur; à gauche, un peu éloigné, un autre groupe composé du prêtre, du baron, de l'oncle Joseph et de la tante Pélagie. Ceux-ci ont l'air confus et se cachent la figure comme s'ils étaient aveuglés par la lumière.

Entre, par la droite, un groupe d'enfants, garçons et fillettes, habillés de blanc, qui viennent jeter des fleurs pour glorifier la Vérité. Ils forment ensuite un demi-cercle. Une fillette lit ou dit par cœur l'ode à la Vérité.

Ode à la Vérité

Salut, o Vérité, toi que chacun appelle;
Toi qui es la déesse au geste radieux
Et qui pour être grande et qui pour être belle
Se découpe un manteau dans le velours des cieux!

Dans les astres du ciel et dans les fleurs des landes
Nous ne moissonnerons un bouquet sans pareil;
Et nous t'éventerons, si tu nous le demandes,
Avec des éventails emperlés de soleil.

Que ton flambeau éclaire, ô noble Vérité,
Que la blanche clarté succède à l'ombre noire
Où trop longtemps, hélas! la pauvre humanité
A plongé tous ceux qui se contentent de croire!

Nous sommes la jeunesse, aussi nous voulons vivre,
Aimer, chanter, vider la coupe des espoirs;
Avec toi nous voulons lire dans le grand livre
De la Science immortelle et suivre nos devoirs.

Et quand nous connaîtrons toutes ces belles choses,
Pendant que tu feras le geste de bénir,
Nous t'offrirons la terre avec toutes ses roses...
O Vérité, laisse les enfants te chérir!

Pendant que les enfants jettent des fleurs, le rideau tombe lentement.
